



**L'Apostrophe**

*Écrire et penser ensemble*

Été 2023 – Cahier n° 12

Champ libre  
« *Nous sommes pensifs* »  
Les Alfabètes

De la plume au pinceau  
*Les habitées*

Lignes de vie  
« *Il faut toujours  
croire à son rêve* »

**DOSSIER**

**Société numérique,  
vous avez dit société ?**





## Vers une société dématérialisée

**N**ous en avons tous conscience : l'humanité vit actuellement une révolution technologique que les historiens du futur appelleront peut-être « révolution numérique ». En effet, depuis une vingtaine d'années, nos vies connaissent une accélération inédite vers le virtuel et le dématérialisé (réseaux sociaux, transferts de données, d'argent, etc.) qui oblige la plupart d'entre nous à se doter d'outils informatiques et à faire appel à l'intelligence artificielle (IA). Alors que nous sommes équipés d'ordinateurs et de *smartphones*, le savoir et l'utile sont à portée de nos mains, dans notre sac ou notre poche. Nous n'avons plus besoin de nous déplacer pour payer nos impôts, communiquer avec les administrations, faire nos courses, voire consulter un médecin. Gain de temps, et d'argent, moins de stress ? Sans doute. Mais pas que...

« Combien sont ceux qui sont mis à l'écart parce qu'ils n'ont pas les moyens d'acheter un ordinateur ou un *smartphone* ? »

Si la jeune génération s'adapte sans difficulté aux nouveaux modes de communication, ceux qui sont nés avant le XXI<sup>e</sup> siècle ne vivent pas tous aussi bien cette rapide transition qui sollicite d'abord d'importantes dépenses. Combien sont ceux qui sont mis à l'écart parce qu'ils n'ont pas les moyens d'acheter un ordinateur ou un *smartphone* ? Sans compter tous ceux que le monde virtuel effraie par manque d'apprentissage, de courage ou de capacité. Les plus entourés trouvent autour d'eux l'aide appropriée pour pallier leurs lacunes. Les autres doivent souvent s'adresser aux associations proposant un accompagnement pour résorber ce qu'il est désormais convenu d'appeler la « fracture numérique ».

Cette révolution ne se fait donc pas sans grincements. La Défenseure des droits, Claire Hédon, estime qu'« on est allé beaucoup trop vite dans la dématérialisation des démarches ». Sur les 126 000 réclamations qu'elle a reçues en 2022, 90 000 concernaient des problèmes d'usagers dans leurs relations aux services publics, notamment à la dématérialisation des démarches.

Cette avancée à marche forcée, que d'aucuns qualifient de « dictature numérique », renforce le sentiment d'isolement de ceux qui sont laissés sur le bord du chemin. Ce numéro de *L'Apostrophe* ouvre ses pages à certains d'entre eux. Ces témoins notent la disparition de l'humain dans les échanges habituels, la difficulté de faire confiance à la machine, la difficulté aussi de distinguer la vraie information de la fausse, le danger de la dépendance aux jeux en ligne ou tout

simplement à son téléphone portable au point d'en être esclave et de craindre, en le perdant, que disparaisse une partie de sa vie. Ils posent la question : « *Quelle morale et quelle éthique encadrent ces usages ?* » Et se demandent si cet « *outil de concupiscence et de déshumanisation* » ne risque pas d'entraîner « *un repli sur soi dans une relation numérique addictive capable de détruire des vies* ». Autre façon de rappeler le précepte fameux de Rabelais : « *Science sans conscience n'est que ruine de l'âme.* »

À l'heure où l'intelligence artificielle promet d'envoyer des hommes sur Mars, nos écrivains d'aujourd'hui souhaitent que l'humanité garde les pieds sur terre. ■

Cyril et Jacques









Comment est composée <i>L'Apostrophe</i> ?	8
<b>Champ libre</b>	<b>10</b>
Les Alfabètes	11
Les Fous d'art solidaires	18
<b>DOSSIER</b>	
<b>Société numérique, vous avez dit société ?</b>	<b>20</b>
Tout digital : gare à la désintégration	22
Le temps fini	25
« <i>J'aime !</i> »	26
La toute première fois	27
Téléphone, mon inséparable	28
Tu m'énerves	30
Je suis en colère	31
Réseaux sociaux <i>versus</i> liens sociaux	32
Ceux qui dansent avec le numérique	34
Ceux qui ont le vertige avec le numérique	35
La vie en trois clics, des claques	38
Je vais te raconter une anecdote...	40
C'est tout comme	42
Noir et blanc	42
Claire Hédon : « <i>Oui, on est allé beaucoup trop vite, dans la dématérialisation des démarches !</i> »	44
<b>De la plume au pinceau</b>	<b>52</b>
Les habitées	53
<b>Agir ensemble</b>	<b>74</b>
<b>De l'ombre à la lumière !</b>	<b>75</b>
Anne-Marie : « <i>Ils méritaient de s'essayer à de vrais rôles.</i> »	77
Pauline : « <i>Je peux maîtriser mon imaginaire...</i> »	78
Madeleine : « <i>C'est grâce au réseau que j'ai surmonté la dépression.</i> »	79
Farouk : « <i>J'accepte la prise de risque mais je suis conscient.</i> »	79
Nadia : « <i>C'est notre spontanéité qui est belle !</i> »	82
Maïté : « <i>Le théâtre est une thérapie.</i> »	83
<b>Lignes de vie</b>	<b>84</b>
« <i>Il faut toujours croire à son rêve</i> »	<b>85</b>
Ornela, sur les routes de l'exil.	86
Kaltrina, un combat contre le destin	89
Helena : « <i>Dans ma famille, avoir une fille est une honte.</i> »	94
Édona, pour 51 euros de moins...	97
Dorina : « <i>Je ne pouvais plus rester en Albanie.</i> »	99

# Comment est composée L'Apostrophe ?

## **L'originalité de cette revue tient à ses auteurs**

Tous les auteurs de cette revue sont des personnes vivant ou ayant vécu des difficultés ou des situations de précarité dans leur vie. Elles ont écrit individuellement ou collectivement, notamment au sein d'ateliers d'écriture.

**Les textes individuels** ont directement été écrits par leurs signataires. Certains sont sortis tels quels de l'imagination créative de leurs auteurs, d'autres ont fait l'objet d'un travail avec d'autres membres du groupe ou l'animateur de l'atelier. La pensée demeure totalement celle des auteurs.

**Les textes collectifs** résultent des échanges et confrontations au sein de l'atelier d'écriture. Le texte se façonne collectivement à partir de ces matériaux. Une version est redonnée à lire aux membres du groupe afin de nuancer et compléter la séance suivante, jusqu'à parvenir à un texte représentatif des idées partagées par tous les membres du groupe.

**Le dossier thématique** comprend à la fois des textes individuels et collectifs. 95 % des expressions sont celles des membres des groupes. Les 5 % restant tiennent aux mots de liaison, d'articulation et autres corrections mineures. Le dossier thématique est une composition, qui tente de faire droit à une certaine logique, à partir du matériau, riche et bouillonnant, que constituent les expressions en « je », « on » ou « nous » qui ont été partagées, oralement ou par écrit, sur le sujet abordé.

Tout ce qui s'exprime n'est pas pépète, mais il y en a toujours et de fort belles ! C'est, en général, le cas des images qui sont souvent beaucoup plus parlantes que bien des discours.

Le dossier thématique résulte de plusieurs séquences de travail avec les membres de trois groupes différents. Sauf



indication contraire, notamment pour les textes encadrés, les contributions spécifiques de chaque groupe ne sont pas distinguées.

Nous faisons le choix de garder certaines contributions individuelles, originales ou significatives, en général signalées par des guillemets. Nous n'utilisons pas ceux-ci lorsque ce qui est affirmé relève d'une prise de position collective.

### Le rôle de l'animateur d'atelier

Il n'intervient pas sur le fond. Il est là pour favoriser la libération de l'expression et accompagner sa mise au travail. Il donne des indications, propose des pistes pour favoriser le travail d'écriture ou de réécriture et faire, autant que de besoin et en dialogue avec les auteurs, davantage droit à la musique des mots, à l'émotion, à la clarté des messages que les signataires veulent transmettre.

En ce qui concerne les textes collectifs, l'animateur a de même pour mission de susciter l'expression personnelle de chaque membre du groupe, de questionner, relancer, aiguillonner, favoriser le dialogue entre tous et repérer les éléments relevant d'une prise de position collective. Là non plus, il n'est pas là pour faire passer ses idées.

Nous sommes conscients que cette composition n'est, en elle-même, naturellement pas neutre. Le risque de manipulation, même inconsciente, ou à tout le moins d'interprétation erronée, demeure présent. Nous tentons le pari de l'honnêteté et de la fidélité à la parole et à la pensée des auteurs. Les textes sont, dans cette intention, relus et validés par les groupes et peuvent faire l'objet de plusieurs allers et retours entre eux et les membres du comité éditorial. (Eux-mêmes pour moitié membres de ces groupes.) Bonne lecture à tous... ■

Les membres du comité éditorial



## Champ libre

Une rubrique pour donner à entendre une parole libre, une expérience personnelle – jusqu'à l'intime parfois – de personnes vivant ou ayant vécu des situations de pauvreté et d'exclusion. Ces textes peuvent avoir été écrits d'un seul jet de plume ou avoir fait l'objet d'une plus ou moins importante mise au travail en atelier d'écriture. Dans les deux cas, ils disent quelque chose qui touche à la vérité de l'être profond de leurs auteurs et invitent à un déplacement du regard.

**À PROPOS DES AUTEURS**

*Quatre ans que les Alfabètes écrivent et poétisent chaque mercredi entre les murs du centre d'hébergement d'urgence, rue Popincourt, à Paris. Quatre ans que circulent leurs mots, tantôt à vif, tantôt rêveurs. Certains de leurs textes ont été interprétés à la MC93, au Théâtre du Châtelet et lors d'une représentation avec Arthur H à la Maison de la Poésie. Mené par Judith Perrignon, Yann Apperry et Donatien Chateigner, cet atelier d'écriture a été impulsé par la Maison de la Poésie et le Samu social de Paris, avec le soutien de la Ville de Paris et de la Fondation Abbé Pierre. L'Apostrophe en publie ici une première série.*

Nous sommes pensifs  
 Nous sommes des insomniaques  
 Nous sommes fatigués  
 Nous sommes des exilés  
 Nous sommes dans la baleine  
 Nous sommes des sans-oseille  
 Nous sommes dans un monde très très loin  
 Nous sommes des gens que l'alcool a rendus comme ça  
 Nous sommes des gagnants  
 Nous sommes moins seuls en atelier  
 Nous sommes tous masqués  
 Nous sommes démasqués par l'écriture  
 Nous sommes des poètes  
 Nous sommes un atelier.

Les Alfabètes



## J'attendais ?

J'attendais ?  
Mais j'attends que la lune s'en aille  
Car je n'ai pas dormi de la nuit  
Parce que c'est la pleine lune  
J'attends qu'elle s'en aille  
Je la vois trop de mon Velux  
Avant, elle ne me dérangeait pas  
Mais, maintenant, je suis au cinquième  
Et elle est toujours allumée  
C'est le soleil qui l'allume  
C'est le soleil qui allume la lune  
Elle brille  
On ne peut pas atteindre le soleil  
On ne peut pas bouger les étoiles  
Il faut vivre avec  
En ce moment, j'attends à l'hôpital  
J'attends de savoir s'ils vont me réparer  
Ou s'ils vont me couper la tête !

Szbnigniew Orchowski



## Poème collectif

Ceci est un poème  
 Ceci est un poème pour mon père  
 Pour qu'il veille sur moi  
 Là où il est  
 Pour que je sois célèbre.

Ceci est un poème pour mes parents  
 Pour qu'ils me connaissent  
 Pour que je les connaisse  
 Pour que je leur pardonne, peut-être  
 Est-ce qu'ils me cherchent encore  
 Moi qui les cherche toujours  
 Malgré tous mes problèmes  
 Mes parents qui sont toujours dans mon cœur  
 Et mes prières  
 Avec mes prières pour les autres.

Ceci est un poème pour ma copine Isabelle  
 Qui est venue hier  
 Pour qu'elle comprenne  
 Ce qu'elle ne sait pas  
 De moi.

Nacera Guidoum, Hermann et Rachid Zouad

## Je n'ai pas de photos

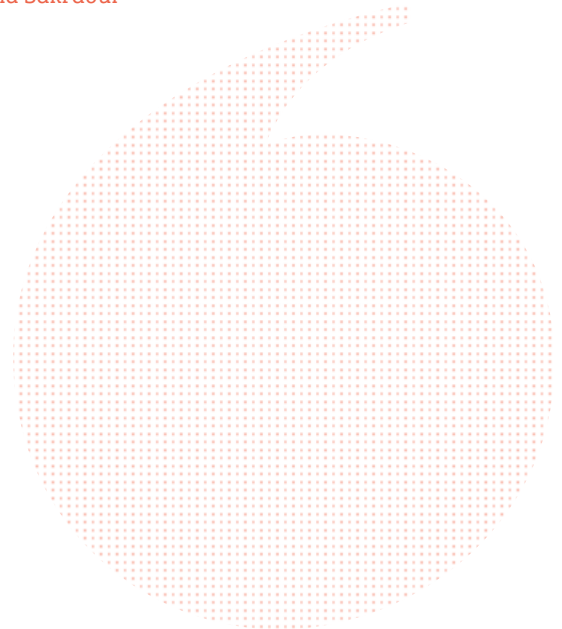
Je n'ai pas de photos  
Pour me souvenir  
De mon enfance.  
Il n'y a aucun souvenir  
De mes jouets,  
Aucun souvenir  
De mes vêtements.  
Je ne vois que des barreaux  
Devant la fenêtre  
Ou la rampe d'escalier  
Ou alors des portes fermées.  
Car je ne veux pas voir  
Ce qu'il y a derrière,  
Je ne veux pas me souvenir,  
Je ne veux pas du X :  
« *Née sous X* ».  
Je ne veux pas  
Du point d'interrogation.  
Je ferme la porte,  
Je veux vivre.

Nacera Guidoum

## Il ne faut pas demander

Il ne faut pas demander  
L'électricité à la lampe à pétrole,  
L'éclair à l'ignorance,  
Au présent ce qu'étaient nos vies.

Rachid Sakraoui



## Après un long périple

Elle était obligée de partir  
Courir, parcourir  
Mais obligée de partir.  
Finalement, après un long périple  
Entre terre et mer,  
Où misère et galère se côtoient,  
Elle est enfin arrivée  
Au bord de la Seine, à Paris.  
Ce qui fut un autre pari  
Étrangère sur une terre inconnue  
Qu'on ne connaît qu'à travers les livres.  
Elle s'est retrouvée dans la rue  
À combattre le froid et l'effroi,  
En attendant l'appel du 115  
Pour une mise à l'abri  
Pour un autre lendemain.  
Dans une matinée glaciale, on l'appelle  
Pour lui dire qu'elle a une place  
Dans un centre d'hébergement d'urgence.  
Enfin, quelle chance !  
Elle fond en larmes  
Elle est accompagnée par la navette du 115.

CHU du XVIII<sup>e</sup>  
Après un accueil glacial,  
Elle est amenée dans une chambre  
Occupée par des dames  
Dont le ronflement pouvait réveiller un mort.  
« *Chez elle* » :  
Un entre-deux,  
Un petit lit avec  
Un vieux placard, la bouche ouverte,



Des toilettes communes très sales.  
Des hébergés bizarres,  
Ses « alcoolos », des rigolos  
Sans boulot  
Toujours au bout du rouleau !  
Un petit monde dans le monde.  
Chaque fois qu'il faisait nuit,  
Elle était anxieuse, nerveuse,  
À cause du ronflement d'une voisine.  
Surtout, elle redoutait la présence de punaises  
Qui la traumatisaient.  
Certes, elle était entre quatre murs  
Mais elle souffrait en silence  
Car tout le monde pensait qu'elle était à l'aise,  
Bien logée.  
Bien au contraire :  
Ici, elle avait une voisine qui ne se lavait jamais,  
Ne se brossait jamais les dents,  
Toujours assise les yeux rivés  
Sur un vieil écran de télé cassé !  
Que regarde-t-elle sur cet écran vide ?  
Je me pose la question !  
Heureusement qu'elle avait une compagne,  
Une fidèle amie,  
Cette dame appelée Poésie.  
Écriture qui venait chaque soir,  
Même dans le brouillard, l'entretenir  
Pour tenir  
Qu'elle tombe dans les bras de Morphée  
Pour se réveiller le lendemain  
Avec l'ardent espoir  
Qu'elle se réveillerait dans une chambre propre  
Avec toutes les commodités,  
Dans un monde meilleur.

Mavin Ouattara

**À PROPOS DES AUTEURS**

*Ce poème chanté a été composé par les Fous d'art solidaires. Ce groupe du Secours Catholique de Créteil réunit depuis une dizaine d'années des personnes qui veulent avancer par et dans la voie(x) de la création.*

## Sur le dos de l'étoile filante

Quand le temps se passe, passe, passe  
Y a-t-il menace ?  
Alors que je passe, passe, passe,  
Quelque chose se casse  
Je ne crois pas au présage  
Il faut pourtant être sage.  
Habillée très belle, belle  
Je tiens les poubelles.

*Je m'accroche à mes rêves  
Vers d'autres horizons  
Pour m'emmener loin, le plus loin  
Sur mon tapis volant.  
Je m'accroche à mes rêves  
Au-delà des obstacles  
Des falaises, des mirages  
Sur le dos de mon étoile filante.*

Quand le temps se tasse,  
C'est alors que l'audace  
Me rappelle mon litige  
Je suis pris de vertige.

*Je m'accroche à mes rêves  
Vers d'autres horizons  
Pour m'emmener loin, le plus loin  
Sur mon tapis volant.  
Je m'accroche à mes rêves  
Au-delà des obstacles  
Des falaises, des mirages  
Sur le dos de mon étoile filante.*

Quand le temps rêvasse  
Rien ne me tracasse.  
La chaleur du mois d'août  
Plus jamais ne redoute.  
Mais quelle est cette vie  
Que je ne vis pas  
Celle de cette chanson-là  
Que tu répéteras.

*Je m'accroche à mes rêves  
Vers d'autres horizons  
Pour m'emmener loin, le plus loin  
Sur mon tapis volant.  
Je m'accroche à mes rêves  
Au-delà des obstacles  
Des falaises, des mirages  
Sur le dos de mon étoile filante.*

Les Fous d'art solidaires

A hand holding a yellow pencil against a red curtain background. The hand is positioned on the right side of the frame, holding the pencil vertically. The background is a deep red, textured curtain. The text is overlaid on the left side of the image.

**DOSSIER**

**Société numérique,  
vous avez  
dit société ?**



**É**cole, travail, militantisme, loisirs, cinéma, vie privée, sécurité, santé, protection sociale... Il n'y a pas un secteur de nos sociétés qui ne soit atteint aujourd'hui par la vague de digitalisation soufflée par les téléphones, ordinateurs, tablettes, domotique, réseaux sociaux... Un phénomène qui raccourcit les distances, accélère nos actions et amène à une dématérialisation des services de tous ordres. Un développement technologique qui influence fortement nos modes de vie et de communication et demande l'adaptation et la transformation des individus et citoyens. Ce développement provoque une accélération du progrès mais porte aussi en lui les germes d'une dématérialisation sociale qui risque de laisser de côté bon nombre d'entre nous – et qui laisse déjà de côté une part des personnes touchées par des difficultés matérielles et sociales. À l'heure où nous publions ce dossier, une nouvelle vague digitale est en train de submerger la planète, avec le tsunami provoqué par ChatGPT, un outil de conversation utilisant l'intelligence artificielle. L'être humain redoute alors de boire la tasse face à cette nouvelle technologie. En lisant les contributions rédigées par les groupes qui ont participé à ce dossier, vous verrez combien leurs constats portent en germe l'émergence de cette intelligence artificielle et dénoncent ses travers. Car leur point de vue et leur expérience leur permettent cette extralucidité. Alors lisez-les et écoutez-les pour ne pas finir comme les Troyens face à Cassandre. ■

### Ont contribué à ce dossier :

Maison du territoire de l'Artois (Pas-de-Calais) : Marguerite, Mauricette, Aline, Françoise, Estelle, Julien, Amar, Philippe et Bruno.

Équipe de Saint-Pol-sur-Ternoise (Pas-de-Calais) : Sabine, Dominique, Christiane, Cécile, Jacqueline, Michel et Ludovic.

Équipe « Accès aux droits » de Mamoutzou (Mayotte) : Rabianti, Nouzla, Nourdati, Anette, Natalia et Ibrax.

Équipe de l'ADEEC (Art d'écrire en couleurs) à Amiens (Picardie) : Martine, Christiane, Maryline, Jeanine et Isabelle.

Et les membres du comité éditorial de la revue *L'Apostrophe* : Francine, Elda, Dominique, Franky et Cyril.

# Tout digital : gare à la désintégration

*Parée des atours du progrès (grâce à la technologie « numérique », on peut communiquer, créer, se diriger, se cultiver, découvrir, etc.), la société numérique a ses revers, et non des moindres : addiction, isolement, perte de repères, déshumanisation... Comment, dès lors, en maîtriser la course effrénée pour avancer sans être désarçonné.*

**I**nternet est un ensemble technologique très intelligent de données, d'images fixes et animées. Un système qui travaille 24 heures sur 24 pour stocker des informations, pour en actualiser, pour reformater, pour rendre plus attractif. Quelle machine incroyable ! Ainsi, le téléphone portable sauve des vies en permettant de contacter le Samu de n'importe quel endroit où l'on se trouve. Des vies sont également sauvées grâce aux technologies médicales qui permettent de diagnostiquer puis de soigner les maladies. Demain, ces technologies permettront de visiter une boutique virtuelle pour acheter un jean ou un pull, visiter un musée ou une cour, assister à un concert sans se déplacer. Aujourd'hui, la société numérique nous permet déjà d'être ensemble, de se rencontrer, même si on est à l'autre bout de la planète.

Oui, la société numérique permet de presque tout faire ! Informer, communiquer, approfondir, partager, résoudre ses problèmes administratifs...

Oui, mais la société numérique est aussi comme une bactérie qui s'infiltré partout, à

vosre insu. Quand on commence à naviguer sur Internet, on a la tentation de continuer sans se limiter, ce qui contribue à une dérive ou, au contraire, pour d'autres, à une ouverture.

## Au service de qui ?

Cette société numérique, digitale, technique et technologique est au service de qui, ou de quoi ? Le téléphone, l'ordinateur et ses applications, les jeux vidéo, les montres connectées... C'est nouveau, c'est magnifique, c'est magique ! Mais rien n'est magique. Qui maîtrise vraiment la « mécanique » ?

Dans quels buts tout ce déploiement de technologie ? Des outils de communication utilisant l'intelligence artificielle sont utiles, mais utiles pour qui, pour quoi faire ? Quelle morale et quelle éthique encadrent

leurs usages ?

Ils sont aussi un outil de corruption, d'idolâtrie, de concupiscence, de plaisirs exagérés, de déshumanisation. Notre société numérique pose des questions fondamentales quant à notre façon de vivre ensemble et de

**« C'est nouveau,  
c'est magnifique,  
c'est magique ! Mais rien  
n'est magique.  
Qui maîtrise vraiment  
la « mécanique » ? »**

se respecter soi-même. Des doigts n'arrêtent pas de taper sur un clavier pour alimenter un ordinateur qui représente l'intelligence artificielle, qui constitue l'avenir, paraît-il. Mais un avenir qui dérape « à la longue » vers un monde sans espoir. Est-ce logique ? D'une part, la société digitale interactive, aux possibilités infinies, peut nous priver de liberté, nous amener à nous replier sur soi dans une relation numérique accaparante, addictive, sans relations sociales dans la vie réelle. D'autre part, le cyberharcèlement peut détruire des vies.

Certes, la société digitale nous rend libres d'entrer en relation ou non. Mais il faut prêter attention aux dérives pour ne pas en faire un gâchis. Une connaissance sans réflexion mène les innovations aux pires conséquences. Et puis, quelle proportion d'entre nous maîtrise et comprend vraiment les outils numériques ?

### Intelligente, mais artificielle

L'ordinateur doit tout savoir. C'est impératif ! Tout doit y être saisi et enregistré. Mais savoir quoi, exactement ? D'abord, est-il intelligent ? On parle d'« intelligence artificielle »... Pour être artificiel, c'est artificiel ! L'ordinateur est une « bonne mémoire », tout au plus. Mais ça reste à voir ! L'ordinateur est un « bon calculateur », rien à redire à cela. Mais ça reste à voir ! Le cerveau humain peut aussi le faire, avec l'imagination en plus. Un ordinateur a-t-il de l'imagination ? Non ! Un ordinateur ? C'est une caricature du cerveau humain. C'est grotesque, un ordinateur ! Tout enregistrer, tout garder en mémoire, pour tout contrôler ! Nos données personnelles enregistrées sont commercialisées pour le profit de sociétés qui sauront nous vendre à leur tour des produits dont nous n'avons pas besoin. Mais la publicité les

rend indispensables ! À côté de cela, toute erreur devient fatale, toute photo compromettante peut salir notre vie.

Sur les réseaux sociaux, s'expriment les « J'aime » ou les « Je n'aime pas », comme lorsqu'on évalue une vidéo sur YouTube ! C'est soit l'un, soit l'autre : pas de juste milieu, il faut choisir un camp. Or, la pensée doit être libre dans sa matière et dans son cadre. Elle est et doit rester inaliénable, donc libre. Elle doit rester à l'écart des antagonismes qui nous divisent et nous réduisent. (Dominique)

### Et les oubliés ?

Et dans cette « société du numérique », tout doit aller très vite car il faut se décider rapidement et choisir parmi une liste de choix prédéfinis. Or on ne peut pas ranger tous les

gens dans des cases. L'humain est difficile à définir. Où est la marge de manœuvre dans tout cela ?

Et puis, que deviennent les gens qui ne suivent pas le mouvement, pour une raison ou une autre ? On n'a rien prévu pour eux, ni d'autres solutions,

comme si le modèle imposé était la panacée. D'ailleurs, ces personnes n'ont point été écoutées, ni même consultées. Des laissés-pour-compte sans doute, comme s'il s'agissait de gens inadaptés à cette société moderne. On vit dans une société qui veut uniformiser au nom de l'égalité entre les hommes. L'ouverture à tous n'est pas offerte pour tous...

### Big Brother

La société digitale est comme une institution mondiale qu'on ne peut remettre en cause, qui a ses limites et peut conduire à un grand individualisme. La société digitale est comme une entreprise qui facilite la vie et résout bon nombre de problèmes. Ses techniques

**« L'ordinateur doit tout savoir. C'est impératif ! Tout doit y être saisi et enregistré. Mais savoir quoi, exactement ? D'abord, est-il intelligent ? »**



indéfinissables asservissent, pour la plupart. Risque ou réalités de dérapage ? C'est une menace potentielle, car les outils numériques sont devenus indispensables, l'humain peut lui-même devenir une machine ou ne plus exister aux yeux de la société, s'il ne maîtrise pas ces outils. Toutefois, le risque de dérapage peut être géré intelligemment et résoudre bon nombre de problèmes.

Un nouvel analphabétisme numérique se développe : par exemple, cette inadéquation entre l'alphabétisation et l'analphabetisation numérique sur la Toile doit être gérée

afin d'éviter des dérives. Les techniques numériques doivent permettre de diminuer l'écart entre les personnes qui savent intelligemment utiliser l'outil informatique et celles qui ne savent pas l'utiliser. (Julien) Alors, oui, c'est un bel outil de travail, de rencontre et de partage mais, au contraire, il n'est que trop mal utilisé par la population et à mauvais escient, pouvant créer de véritables problèmes de société. Aujourd'hui, il faut savoir surfer sur cette vague afin d'éviter tous les pièges. L'outil numérique rapproche et divise aussi. ■

## Le temps fini

Des lignes analogiques, nous sommes passés aux lignes numériques.

Quand je tapote sur le clavier, j'ai encore le sentiment de trahir la vraie écriture.

Mais, après, cela me passe vite. On ne peut plus utiliser les plumes pour notre correspondance quotidienne, n'est-ce pas ?

Écrire à la plume ou faire de la calligraphie sont réservés au temps des loisirs.

Et dire qu'avant, j'écrivais une lettre manuscrite. Je me déplaçais à la Poste.

Avant ?

Le temps du télégramme, fini.

Le temps des cabines téléphoniques avec leurs cartes à unités, fini.

Encore auparavant, les pigeons transmettaient des messages.

La forme rectangulaire de nos messages est, je pense, la seule chose qui ait résisté au temps.

Depuis toujours, nous avons écrit sur quelque chose de rectangulaire ou de carré.



## « J'aime ! »

**S**a forme rectangulaire et sa taille moyenne épousent parfaitement la paume de ma main droite. J'aime beaucoup le manipuler, parfois sans raison ; juste comme cela. La force de l'habitude, peut-être.

Quand je tapote sur le clavier, je me sens comme un débutant : je n'utilise que l'index de la main droite. L'écran étant petit, les touches sont trop rapprochées par rapport à l'empreinte de mes doigts. Je dois m'y reprendre souvent. J'aime, à ce sujet, regarder les jeunes taper leur texte sur leur *smartphone*. Ils sont très rapides. Ils utilisent même leurs deux pouces, ce qui m'amuse. Très fort ! Même si je les trouve un peu... frénétiques.

De petite taille, il tient dans ma main et aussi dans ma poche et mon sac. De téléphone portable à touche, le voici tactile ! Petit, compact, lisse... Il n'est plus deux ou trois en un, comme pour les publicités, c'est mille en un !

Tant d'actions sont possibles pour ce petit téléphone : appareil photo, recherche, lampe torche, traducteur, stockage de documents, GPS... ■



# La toute première fois

*Bizarrement, on se souvient tous de son premier téléphone comme de son premier amour (ou de sa première voiture) : sa forme, sa sonnerie, sa couleur, son chargeur même, mais surtout le moment de la vie où il est apparu. Voici un article en forme de réminiscences.*

**J'**avais 9 ans, j'étais en CM1. Nos horaires de fin de cours étaient fluctuants, en fonction des heures de soutien scolaire. Avec le téléphone, j'avertissais mes parents qui venaient me chercher. Le reste de la journée d'école, le téléphone était caché.

J'avais 16 ans, il y a cinq ans, il y avait beaucoup de bagarres autour de moi, dans les rues, dans le bus et encore plus les jeudis et vendredis de fin de période scolaire.

Il s'agissait de bagarres entre bandes rivales, mais il pouvait arriver de se retrouver embarqué dans une bagarre ou recevoir par erreur des projectiles. Je ne me sentais pas en sécurité. Ce téléphone m'aidait dans la vie quotidienne, je ne m'inquiétais plus, ni moi, ni mes parents.

Au collège, j'ai récupéré le téléphone de mon père. Il n'a pas eu le choix car je n'habitais plus chez lui. Grâce au téléphone, on pouvait rester en lien et s'appeler.

Le téléphone portable à clapet me sert uniquement pour appeler mon fils, les amis, l'infirmière et la tutrice. Sinon, je ne l'utilise pas. Je vis seule chez moi. J'apprécie d'aller à la MJC (Maison des jeunes et de la culture) avec les copines. Pour mon anniversaire, une amie m'a invité à Lille, j'y ai passé une semaine. C'est rare, c'est la deuxième fois que je pars en vacances aussi longtemps.

Durant ma première relation amoureuse, mon copain était parti sur l'île de la Réunion pour le travail. Je me devais de faire tout le nécessaire pour l'appeler. Je ne pouvais utiliser le téléphone fixe car, étant mineure, cet amour m'était interdit. J'avais 17 ans, il y a deux ans.

Mes parents me donnaient chaque jour 2 £ pour le goûter. J'ai cotisé durant deux semaines pour avoir 20 £ et je suis partie m'acheter un téléphone. Le télé-

phone était toujours caché, toujours éteint. Nos conversations devaient rester secrètes.

J'avais 12 ans, il y a neuf ans. Je voyais beaucoup de personnes l'utiliser, alors pourquoi pas moi ? J'ai fait des caprices, du chantage. Au bout d'un mois, ma mère m'a acheté un Wico. J'avais 14 ou 15 ans, le jour après mon examen de brevet, [comme une récompense] lors de l'annonce de mon passage au lycée. Mon premier contact avec lui était direct : aller surfer sur Internet. Le premier choix est celui du cœur, comme on dit. J'aime tellement découvrir, apprendre, me laisser surprendre. Sur Internet, une bibliothèque infinie s'ouvre à nous.

Le jour où je l'ai tenu en main pour la première fois, je m'en souviens encore, ainsi que le lieu, l'époque et le contexte. C'était un cadeau effectué par l'équipe du Secours Catholique de Brioude. Ils avaient pensé à moi. Simplement, mais efficacement. J'étais touché. ■

**« J'avais 12 ans, il y a neuf ans. Je voyais beaucoup de personnes l'utiliser, alors pourquoi pas moi ? »**

## Téléphone, mon inséparable

**T**oujours près l'un de l'autre, comme deux frères ! Je le bichonne, je le soigne en choisissant son fond d'écran, sa protection. Je vérifie qu'il a bien mangé (batterie chargée ou non). Il reçoit mes confidences, comme avant mon journal intime.

Il sait tout de moi avec sa mémoire qui enregistre tous les sites et les applications que j'ai utilisés ou consultés. Le téléphone est mon ami, en tant que facilitant mes démarches et mes liens. Il m'aide à fuir l'ennui aussi.

Avec qui suis-je le plus en lien ? avec mon téléphone ? avec des relations virtuelles ? avec des personnes en rencontres physiques ? Puis-je dire la vérité ? avec mon téléphone et l'ordinateur.

Je me retrouve parfois avec des amis, en sortie, et ne manque pas de répondre au téléphone, donnant alors plus d'importance à cet objet qu'à mes amis.

Parfois, trop fatiguée pour une activité intellectuelle ou sportive et pas assez pour aller dormir, je pianote sur mon téléphone sans raison, sans but, juste pour passer le temps. Le plus souvent, je m'en veux ensuite. ■





## Tu m'énerves

*Cher smartphone,*  
Tu m'énerves. Je me sens suivie, observée. Tu sonnes trop.  
Je te demande :  
Ne sonne plus la nuit pour m'avertir de nouvelles notifications !  
Sonne uniquement en cas d'urgence et transmets-moi moins de publicités dans la journée.  
Merci d'être plus simple d'utilisation et de ne pas disparaître dès que je te cherche !  
Merci d'être moins onéreux et de fonctionner tout le temps.  
Donne-moi un bon dosage, pas plus, pas moins.  
Donne-moi de la déconnexion quelques heures, sans avoir un bombardement d'informations après !

Cécile, Sabine, Dominique et Jacqueline



## Je suis en colère

De ce tout-numérique, je m'en écarte facilement et au moins je n'en attends pas trop. Cela évite bien des déceptions.

Depuis ce matin, mon téléphone ne fonctionne pas. Je suis de mauvaise humeur et, à ce moment précis, je me demande si la personne la plus importante à mes yeux m'a appelé. Est-ce qu'elle pense à moi ?

Le matin, quand la sonnerie du téléphone sonne, il me réveille et me rappelle les rendez-vous inscrits dans mon agenda. Ou, alors, sa sonnerie m'aide à me réveiller en douceur et à l'heure.

Je suis calme.

Quand le téléphone ne sonne pas, je suis tranquille avec moi-même. C'est moi qui l'ai décidé : il est en mode avion. Les personnes laissent des messages. Je les consulterai plus tard. Quand le téléphone ne sonne pas, alors je le consulte. « *Personne ne pense à moi, vraiment ?* »

Je suis agacée.

Quand le téléphone ne sonne pas, c'est qu'il est déchargé. Je suis en colère. ■



# Réseaux sociaux versus liens sociaux

*Pour nombre d'entre nous, le téléphone mobile est devenu notre principal outil de lien social, au risque de voir se distendre et s'amenuiser ce même lien.*

**L**es réseaux sociaux sont des liens en plus avec des personnes, même si elles ont peu de chance d'être présentes en cas de problème. En appartenant à des réseaux sociaux, je fais des rencontres et des découvertes, j'apprends. Je remarque que je me confie plus facilement sur les réseaux sociaux qu'en relation directe. Je suis moins pudique par le biais de mon ordinateur. Face aux questions que je me pose, je ne peux pas toujours me confier à quelqu'un. Je n'ai pas toujours une personne de confiance disponible. Alors, selon mon état d'esprit en colère ou triste, je cherche sur Internet des enseignements, des citations de sagesse qui m'apaisent, me libèrent des problèmes et des émotions.

## Trop de réseaux sociaux, la nuit

Mais, sur les réseaux sociaux, se vivent aussi des embrouilles et des abus. Trop s'y exposer peut nuire à la personne elle-même, sans compter le piège de la trace indélébile. Une réputation peut vite circuler, basée sur des faits réels mais aussi à partir de mensonges et de calomnies. La parole s'en va, les écrits et les photos restent.

Je mesure aujourd'hui l'effet négatif des nouvelles technologies numériques sur mes relations. J'ai tendance à délaisser ce qui est important pour moi. J'ignore trop souvent les personnes de mon entourage. Je ne tisse pas assez de liens avec celles qui

comptent plus.

J'accorde de l'importance à entretenir des liens par téléphone et non par textos avec les personnes auxquelles je tiens. Entendre une voix et sentir l'attention de l'autre sont importants pour moi. Dans ma vie, j'aime aller à la rencontre de l'autre, en

l'appelant, en allant vers lui physiquement. Échanger des sourires, des regards, ressentir les sensibilités et les émotions pour les partager. C'est essentiel et gratifiant. Plus nous sommes dans la société numérique, plus j'ai besoin d'avoir des partages en présence physique, en présence réelle.

## De l'humain, je veux de l'humain

La société numérique est une bulle virtuelle dans ce monde individualiste où le repli sur soi et l'agressivité sont trop importants. Les écrans sont une barrière dans les liens humains. Cette bulle virtuelle coupe des relations réelles avec les humains et avec

**“ Les écrans sont une barrière dans les liens humains. Cette bulle virtuelle coupe des relations réelles avec les humains et avec la nature. ”**



la nature. Nous rendons-nous compte du temps qu'il fait dehors ? du sourire de la boulangère ? de la délicatesse de l'autre ? Les gens sont prisonniers d'eux-mêmes. Quand je pose la question du temps qu'il fait autour de moi, je constate peu d'attention au vent, au soleil, à la pluie. Les personnes sont tellement absorbées par les usages des technologies numériques. Prendre le temps de marcher dans la nature nous fait un bien fou. « *La société de l'immédiat facilite ma vie. Avec la société numérique, je ne dépends de rien, ni de personne.* » C'est ce que l'on cherche à nous faire croire en mettant en exergue la libération de l'individu du carcan de la masse. Or l'humain est un être social et

sociable qui a besoin de l'autre comme celui-ci a besoin de celui-là. On ne se construit jamais tout seul sur le chemin de la vie et de ses mystères. Les relations humaines sont fondamentales et ne peuvent être suppléées par le virtuel. « *Rien ne remplace le contact humain* » (Bobby Fischer).

Avec la société numérique, je n'ai besoin de personne.

Je travaille quand je veux.

Je télétravaille, je gère mon rythme, mes vacances.

Un petit sentiment de liberté.

Mais je suis un humain qui a besoin de vrais liens sociaux et non virtuels. ■

## Ceux qui dansent avec le numérique

*Témoignage de celles et ceux qui voient la société numérique comme un verre à moitié plein...*

**M**es usages d'Internet sont modérés. Dans ma vie, j'utilise mon téléphone portable à clapet, pour le lien avec mes enfants et mes soins de santé à domicile. Je regarde mes mails sur un temps court dans la journée.

Internet me sert à communiquer avec les amis, comme avec l'application WhatsApp. Grâce aux connexions numériques, je suis en réseau avec d'autres.

Cela me plaît. Surtout, j'envoie et je reçois un mail ; c'est plus pratique que les envois par la Poste. Je donne et reçois des nouvelles. L'outil numérique me donne accès à la culture. Je trouve des réponses à mes ques-

tions. Les écrans permettent de voyager vers d'autres pays, sans dépenses liées au voyage ! J'aime apprendre, découvrir, comprendre, approfondir. Internet me le permet. Je m'informe, je peux savoir ce qu'il se passe dans le monde entier. Par rapport à l'école, pendant le confinement, j'ai pu utiliser mon téléphone pour pouvoir participer aux cours. Quand je le lis, je me dis : « *Qu'est-ce que je vais retenir et emporter avec moi, ou en moi plutôt.* »

Internet me sert à rédiger mon CV, faire du télétravail, consulter des horaires de train, faciliter mes trajets en voiture grâce au GPS.

La joie me vient du partage avec d'autres, que ce soit en présence physique ou virtuelle. Grâce aux outils numériques, je peux communiquer avec des personnes éloignées. Je peux découvrir des cultures différentes de la mienne. Selon mes centres d'intérêt, je rejoins diverses communautés. Des groupes qui n'existent pas autour de chez moi, que je rejoins sur Internet.

**« Grâce aux outils numériques, je peux communiquer avec des personnes éloignées. Je peux découvrir des cultures différentes. »**

Grâce aux sites internet de sagesse, d'enseignements, ceux que je choisis, je transforme ma tristesse ou ma colère en calme.

Avec le micro de mon portable, j'arrive à envoyer des messages. Je n'ai pas besoin de savoir l'écriture des

mots : le portable, lui, la connaît.

Internet, dans ma vie, me sert à consulter des recettes de cuisine. Je consulte Google, je tape « *recette de poulet* » et j'ai tout un choix de recettes qui s'affiche. Une fois que j'ai cuisiné, il est très facile de contacter des amis par un coup de fil, un mail, un texto, et les voilà à ma table.

L'outil numérique permet la détente, avec ces nombreux films, jeux et séries accessibles à toute heure du jour et de la nuit. Après une journée de travail et de tensions, j'ai besoin de me poser dans des mondes imaginaires, en dehors du réel.

Quand j'utilise mon téléphone portable, je

me sens à la mode, comme tout le monde. C'est important de se sentir dans le coup, comme les autres.

Quand je comprends, quand cela marche pour tous, alors la société numérique me rend heureuse.

Si tu me demandes comment est ma vie avec ces histoires de numérique, j'ai des choses vraies et importantes à te dire. Je ne m'en étais pas rendu compte tout de suite. Quand je pense à mon téléphone portable, je pour-

rais écrire que « *le numérique, c'est chic !* » parce qu'avec lui, je peux faire beaucoup plus de choses qu'avant : des jeux, écouter des chansons et surtout envoyer des messages, des textos ! Plein de textos, avec des cœurs et des bisous. Je peux prendre des photos, en envoyer, en recevoir. C'est très bien. Ma famille et mes copines me répondent. Je suis contente. Mais, quand on ne me répond pas, ça fait mal et j'arrête d'en envoyer, même si je ne sais pas pourquoi on ne me répond pas. ■

## Ceux qui ont le vertige du numérique

*Témoignage de celles et ceux qui voient la société numérique comme un verre à moitié vide (et bien plus encore)...*

O n pourrait croire que tout est très bien avec le numérique. Mais non, pas du tout ! D'abord, comment je fais si je n'ai pas de portable et que les copines en ont un ? Je reste à part ? Comment je fais devant un clavier d'ordinateur, beaucoup plus grand que celui de mon téléphone ? Tellement de touches devant les yeux ! Ça fait peur, vraiment. Du coup, je panique et je n'arrive à rien. Même chose pour aller dans la boîte *mail* ou scanner des dossiers comme on me l'a déjà demandé. Impossible. Quand je suis dehors, je suis de plus en plus souvent embêtée de ne pas pouvoir faire moi-même quelque chose que je savais faire auparavant. Avant, quand il y avait de vraies gens, avant toutes ces machines qu'on trouve dans la ville pour acheter des tickets de bus, pour envoyer un colis à la Poste, pour attendre son tour à la CAF ou à la Sécu... Pour moi, la vie se complique avec le numérique.

À ce jour, le seul intérêt que je trouve à ce tout-numérique, à ce tout, tout de suite, serait pour des choses de second ordre telles que des recherches, des idées créatives, du partage et de l'apprentissage en autodidacte comme des cours de musique, de peinture,

de langue. Mais, pour ce qui est du reste, les choses les plus importantes comme les démarches administratives, c'est une catastrophe, je dirais même que c'est, à mon sens, déplorable. Cela ne fonctionne jamais et je ne suis pas un cas isolé, malheureusement. Le numérique m'inquiète, me fait même peur. Les démarcheurs téléphoniques, les faux amis, les fausses informations, la désinformation et bien sûr les dépendances telles que les réseaux sociaux, les jeux et les paris. Je constate beaucoup d'arnaques par Internet. Des petits malins arrivent à soutirer de l'argent pour des travaux. Tu contactes Internet pour des rénovations ou tu es contacté directement par téléphone : des entrepreneurs se présentent, établissent un devis. Tu règles 30 % pour commencer les travaux et tu ne vois plus personne, ni aucun chantier se réaliser. Tu commandes un *smartphone* ou un autre objet sur Internet et tu te retrouves avec une salière et une poivrière ! Et tu n'as aucun recours. L'arnaque est déjà faite. Les informations téléphoniques sur répondeur sont très désespérantes. Quand c'est la bande magnétique qui me répond, ça



me passe par-dessus la tête. Je suis agacée. Parfois, mes appels aux administrations n'aboutissent à rien : je dois rappeler ! Les opérateurs vocaux me stressent, ils me répondent par 1-2-3-4 ou ne comprennent pas ma question ! Je préfère avoir affaire à une personne au bureau directement.

Le répondeur téléphonique me dit de « *Taper 1* ». J'obéis et m'arme de patience car le but est d'avoir au bout du fil le conseiller clientèle. Je vais patienter longtemps. Le répondeur téléphonique m'indique alors de « *Taper 2* » et voilà, après, ce sera « *Taper 3* » et « *Taper 4* » et je n'aurai toujours pas de réponse.

Toutes les tentations liées aux possibilités du monde numérique sont des risques. C'est préoccupant de voir le monde se robotiser dans les années à venir. En tout cas, ça me préoccupe beaucoup. Il faut réfléchir ! Le progrès, c'est bien quand ça ne gâche pas la vie quotidienne. C'est difficile, c'est dur à comprendre, ça coûte de l'argent... Ça demande du temps.

C'est dur d'être dans le coup. Les outils numériques, on apprend à les faire fonctionner comme on peut. Pour être à l'aise dans cette société, je dois apprendre à l'utiliser, à comprendre l'outil. C'est compliqué, c'est épuisant. Je ne retiens pas ce qu'on me dit, ni ce qu'on me montre. Je me sens nulle.

Le temps accordé à la machine est abusif. Sans téléphone, c'est compliqué. Est-ce que j'existe encore sans Internet ? Je ne peux rien savoir, je ne peux plus suivre les derniers posts sur les réseaux sociaux. Je me sens perdu. J'ai besoin des autres par téléphone ou alors dans la vraie vie pour m'aider.

Comme toute addiction, l'usage d'Internet s'immisce dans tous les pans de notre vie, sans qu'on s'en rende forcément compte. Nos enfants, mais pas seulement, les adultes aus-

si, semblent ne plus pouvoir s'en passer, au point même où, lors de repas, il est courant de se précipiter sur le téléphone après le retentissement de la sonnerie, comme si c'était urgent, très important.

Ma concentration est difficile car je passe trop de temps sur les écrans pour travailler et aussi pour m'amuser, au détriment de ma famille. Je ne prends pas la peine de communiquer plus longuement avec les personnes de mon entourage. Je suis têtue. Je n'écoute pas mes parents et leurs bons conseils.

Le téléphone bipie. Machinalement, je prends connaissance de l'information. Était-ce important ? Non, il s'agissait simplement d'une notification sans intérêt d'une application que je n'utilise que rarement. Chez moi, le téléphone bipie trop souvent.

J'aime beaucoup manipuler le téléphone, parfois sans raison, juste comme cela. La force de

l'habitude, peut-être.

Dès qu'il sonne, je dois me dépêcher car j'ai environ dix secondes avant que l'appel soit réorienté vers la boîte vocale. Parfois, je m'interroge avec humour : suis-je son propriétaire légitime ? Ou suis-je son domestique ? Comme dans les temps anciens

où le valet était prévenu... par une sonnette.

Je ne passe pas assez de temps avec mon entourage. Je passe à côté de beaucoup de choses. Je suis *addicte* au téléphone. Je reste parfois trop « scotchée » à lui. Je manque de concentration, je suis distraite.

Pendant que je « zappe » sur le téléphone, que je « tchatte » avec des copains, je ne vois pas ce qui est vraiment autour de moi : la nature, la famille...

Je ne peux plus me passer du téléphone : dès que je m'ennuie, mon réflexe est d'allumer le téléphone portable.

Quand je ne l'ai pas sur moi, je me sens bizarre, presque vide ! ■

**“ Pour être à l'aise dans cette société, je dois apprendre à utiliser l'outil, à le comprendre. C'est compliqué, c'est épuisant. ”**



En cas  
d'urgence  
brisez la  
Vitrine

# La vie en trois clics, des claques

*La révolution numérique a particulièrement touché les services publics et réformé en profondeur leur administration. Mais l'administré s'y noie souvent.*

**A**ujourd'hui, le monde d'Internet, le monde du tout-numérique, pose plus de problèmes que de solution alors que, au départ, cela devait nous simplifier la vie.

Pour les administrations, par exemple, nous devons toujours leur donner les mêmes papiers, les mêmes informations, parfois dans la même administration, le même bureau. Prenons l'exemple de la CAF qui m'embête depuis quatre mois. Depuis octobre dernier, on me demande les mêmes choses, je vais jusqu'à perdre mes allocations alors que je leur ai donné le mois dernier (et encore le mois d'avant) ce qu'ils me demandaient. J'ai tout essayé. Mais non, il n'y a rien à faire et voilà que ce mois-ci cela recommence, et

en pire. Cette fois on me réclame tous mes papiers depuis l'année 2021, car je n'aurais pas déclaré certaines ressources. Alors que je n'ai pas travaillé en 2021. Alors oui, ras-le-bol du tout-numérique, de ne pas pouvoir réellement m'expliquer en vis-à-vis, une bonne fois pour toutes. Alors oui, je suis colère et pas ami avec le tout-numérique car, pour moi, je perds du temps et je m'agace... Communiquer avec les administrations par voie numérique m'énerve. Je voulais déménager, mais des soins de santé m'en empêchent pour le moment. Je viens de recevoir un courrier de la tutelle qui m'an-

**« À notre époque, alors que l'ordinateur est censé nous simplifier la vie, il nous la complique. »**

nonce, à trois jours de la date de versement, que je n'ai plus d'allocation. Oui, j'ai été au tribunal, j'ai dit que j'en avais besoin. Puis, je n'ai plus rien reçu jusqu'à ce papier. Je ne comprends pas. La tutrice ne m'a pas averti, alors que j'ai un téléphone portable. Si je cherche à la joindre, je vais être mise en relation avec un répondeur qui ne me donnera pas de réponse. J'ai besoin de la tutrice pour m'aider dans ma recherche de logement et, justement, cette aide s'arrête. Je ne comprends pas. Je suis préoccupée par cette situation et ce courrier de la CAF.

J'y réfléchis beaucoup. Je suis en colère. Heureusement que j'ai des amis. Les amis, c'est ce que je préfère.

Je suis frustrée, cela fait deux mois que j'attends un papier des impôts. Ils vont me l'envoyer, m'ont-ils dit. Il en faut de la patience devant cette absence de réponse. À notre époque, alors que l'ordinateur est censé nous simplifier la vie, il nous la complique. Lorsque, dans un service public, je pouvais rencontrer une personne pour me répondre, le problème était résolu. Maintenant, il faut envoyer un *mail* auquel on ne répond pas. Je dis « on » car nous n'avons aucun vis-à-vis, on définit « on » comme un être humain non précisé quand ce n'est pas un algorithme qui répond ! Il existe bien sûr des applications qui peuvent nous aider. Ces technologies qui nécessitent



un ordinateur, une imprimante, des cartouches d'encre, du papier, génèrent des coûts pour l'individu... Acquérir tout ce matériel d'un coup, c'est cher. Il faut savoir s'en servir et personne ne s'inquiète de ce problème. Pour aller plus vite, je veux payer mon loyer sur le site internet du bailleur : c'est impossible, ma banque le refuse. Alors je contacte le site de ma banque, on me propose le « chat » pour aller plus vite, mais

il ne me comprend pas et me propose de refaire ma carte bleue. Je téléphone donc à ma banque, dont le répondeur me dit de rappeler plus tard. Un peu énervant ! Je rappelle plus tard, un agent décroche et me dit qu'il n'y a aucun problème avec ma carte, que le problème doit venir du site du bailleur. Après toutes ces démarches, je vais finalement payer mon loyer par la Poste. À l'ancienne, j'irai plus vite ! ■

# Je vais te raconter une anecdote...

## Lettre à la jeunesse

**C**hère jeunesse,  
J'apprécie de te voir lire des livres numériques sur ta tablette. C'est sympa. Avoir des centaines de livres dans sa poche grâce à une tablette numérique, c'est génial ! Tu ne dois pas t'ennuyer avec ta « bibliothèque portative ». Pouvoir lire tous les livres sans avoir à emporter sa bibliothèque. Je te dis : « *Chapeau !* »

Mais, en revanche, je me fais du souci pour les jeunes qui sont des joueurs invétérés des jeux vidéo et pour ceux qui sont « accros » au téléphone portable. Un jeu vidéo est moins dangereux que l'alcool ou la drogue mais cela peut être une addiction (« *Il n'y a pas de dégradation physique et on ne le voit pas physiquement* » ou « *Comment reconnaître un joueur invétéré se trouvant hors du monde réel, malgré sa bonne bouille ?* »). Le téléphone portable facilite la communication mais il est utilisé de manière abusive, à tel point qu'il « coupe » la communication. Cherchez l'erreur !

Je vais te raconter une anecdote... J'étais à Paris, dans le métro, à la gare du Nord. J'ai fait une pause de quelques minutes pour m'orienter. Je cherchais l'accès pour prendre la ligne 5 du métro. Il n'y avait personne autour de moi, mais vraiment personne. Puis, une jeune femme avec un portable à l'oreille, se trouvant derrière moi, m'a bousculé brutalement. Je n'ai pas bougé d'un iota. Elle a failli tomber. La réalité physique n'existait plus pour elle.

Première solution pour résoudre le « problème ». Quel est le problème exactement ? L'indifférence vis-à-vis des personnes réelles et du monde réel à cause du monde virtuel et du numérique ou comment ne plus planer à longueur de journée à cause du numérique bien réel mais qui engendre chez les utilisateurs « accros » au numérique une certaine déconnexion ?

Non ! Ce n'est pas un des sujets du prochain bac de philo ! Je te propose de te réunir avec d'autres jeunes ayant le même « problème » pour en parler, comme pour les alcooliques anonymes... Mais pas par téléphones interposés !

Deuxième solution pour résoudre le « problème ». D'abord, je te présente mes excuses pour cette mauvaise blague. Mais, entre nous, tu es "accro" au monde virtuel. Pour toi, la réalité physique et les personnes de ton entourage n'existent plus. J'ai donc fait cette blague... J'ai décidé de t'offrir cet ours en peluche et d'en faire ton chef de service.

Intermède. Pourquoi faire de l'ours en peluche un « chef de service » ? Le chef de service réel était tellement "accro" au téléphone portable qu'il ne travaillait plus de la journée. De ce fait, il n'effectuait plus ses tâches de « chef de service » : il était présent physiquement tout en étant absent mentalement. J'ai donc « embauché » un ours en peluche. Et, entre nous, l'ours en peluche que j'ai amené au bureau était beaucoup plus beau et sympathique, humain et original que le « chef de service ». Retour au récit (ou à « la réalité », à vous de choisir). J'ai écrit cette « foutue » note de service, en précisant que l'ours en peluche devenait « chef de service »...

Nouvel intermède. Dans la note de service, je disais : « *Note à l'ensemble du personnel de l'établissement. Monsieur X, chef du service Y, étant absent depuis plusieurs semaines pour cause d'addiction au portable, sera remplacé par "Monsieur Nounours", l'ours en peluche (qui ressemble plus à la Panthère rose qu'à un ours en peluche, entre nous) et qui se trouve sur le bureau de Monsieur Z (comme Zorro qui arrive lentement sur son grand cheval). Il sera inutile de le joindre par téléphone car il ne sait pas utiliser un téléphone (fixe ou portable). Il ne sait pas non plus utiliser la messagerie électronique, ni un ordinateur (fixe ou portable). Il ne sait pas non plus lire ni écrire. En revanche, vous pouvez venir rôler à longueur de journée auprès de sa personne physique (il a une patience d'ange).* »

En guise de conclusion... En fait, c'est vrai, le numérique qui devait faciliter la communication tue la communication... ainsi que les relations humaines. Dommage ! C'est une si belle invention ! ■

Bruno



## C'est tout comme

C'est comme le printemps qui annonce le renouveau,  
C'est comme un tissu dont tous les fils sont importants,  
C'est comme une rose qui sent bon mais qui a des épines.  
La société numérique, c'est comme une orchidée : beaucoup de programmation pour parvenir à des résultats, des racines difficiles à canaliser qui partent dans tous les sens, mais c'est beau quand ça facilite les liens humains ! ■

## Noir et blanc

La société numérique est bleue, dans toutes ses variations, du plus lumineux au plus obscur.  
La société numérique est blanche, le blanc qui contient tous les filtres du spectre lumineux. Il sait tout, il est partout.  
Mais le blanc, c'est aussi les zones blanches sans couverture numérique, sans connexion internet.  
La société numérique est noire, la seule couleur foncée que je n'aime pas. Dans le noir, je ne vois pas. L'ordinateur, je ne le comprends pas. ■







## LE GRAND ENTRETIEN

# Dématérialisation des démarches : « Oui, on est allé beaucoup trop vite ! »

*Pour parler de l'accès aux droits sociaux et de la dématérialisation, nous avons sollicité **Claire Hédon** qui exerce le mandat (non renouvelable et non révoicable) de Défenseure des droits. L'institution agit dans cinq domaines de compétence : la lutte contre les discriminations et la promotion de l'égalité, la défense et la promotion des droits de l'enfant, le respect de la déontologie par les professionnels de la sécurité, la défense des droits des usagers des services publics et enfin l'orientation et la protection des lanceurs d'alerte.*

*Ces quatre dernières années, l'institution du Défenseur des droits a publié deux rapports sur la question de la dématérialisation et ses conséquences pour les droits des usagers des services publics, s'appuyant sur les très nombreuses saisines reçues. En 2022, sur 126 000 réclamations, 90 000 portaient en effet sur des problèmes d'usagers, liés aux services publics et notamment à la dématérialisation des démarches.*

**Entretien mené par Franky, Dominique, Cyril et Clarisse, du comité éditorial**

**Franky** : Pour entamer nos échanges, je voudrais vous parler de mon expérience actuelle avec la CAF. On me demande depuis plusieurs mois de déclarer mes revenus. Il n'y a pas de guichet de la CAF dans la commune où je vis, seulement une permanence est assurée une à deux fois par semaine. Comme je travaille, je peux difficilement y accéder et il y a toujours beaucoup de monde. Je suis donc obligé de faire les démarches en ligne, ce qui me met en difficulté. De mois en mois, on me redemande la même chose, je ne sais pas si je déclare comme il faut. Et quand je sollicite de l'aide par *mail*, on me fait passer pour celui qui ne comprend rien. Ma question est la suivante : n'est-on pas allé trop vite dans la digitalisation des démarches ?

**Claire Hédon** : Je suis tout à fait d'accord avec ce que vous venez de dire. Oui, cette démarche est allée trop vite. Je vais développer, mais d'abord je voudrais vous dire un mot sur ce qu'est l'institution du Défenseur des droits. Nous avons deux missions principales. La première est de traiter les réclamations reçues et de rétablir les personnes dans leurs droits à partir de ces réclamations, qui peuvent correspondre exactement à la situation que vous venez de décrire. La seconde est de promouvoir les droits et les libertés, ce qui veut dire faire un certain nombre de préconisations à partir de ce que nous observons dans nos réclamations, mais aussi par exemple de rendre des avis au Parlement sur les projets ou propositions de lois à venir. Les problé-



matiques liées à la dématérialisation ont été observées à travers les réclamations analysées par nos juristes, et c'est à partir de ces constats que nous avons été amenés à réaliser un rapport en 2019 puis un autre en 2022 pour dire nos inquiétudes et énoncer nos recommandations dans ce domaine.

Je partage donc tout à fait votre analyse : tout cela est allé trop vite. Clairement, la dématérialisation est une chance : pour nombre de personnes, cela simplifie les démarches. Mais pas pour tout le monde. Vous dites que vous êtes en difficulté avec le numérique, ou plutôt que vous êtes en difficulté car vous n'arrivez à parler à personne alors que vous avez besoin de contacter quelqu'un. En fait, les guichets et les accueils ont été réduits dans de nombreux services publics, pensant que la dématérialisation permettrait de faire des économies. Mais il va falloir du temps pour que nous soyons tous à l'aise avec l'informatique et le matériel. Dans ce que vous avez dit, il y a une phrase qui me frappe : « *On me fait passer pour quelqu'un qui n'y comprend rien.* » Je trouve que cela est absolument insupportable parce que les démarches administratives sont souvent complexes. Je vous comprends quand vous vous demandez si vous faites les choses correctement, et pourquoi on vous les redemande sans cesse. Le sentiment que vous avez, c'est que l'on vous renvoie au fait que vous ne comprenez pas. C'est quelque chose que l'on entend assez souvent. Il y a une forme d'humiliation ressentie, alors que la dématérialisation est censée améliorer le service rendu à l'utilisateur. Je fais une recommandation en ce sens : le maintien d'un accueil physique dans tous

**“ Le maintien d'un accueil physique dans tous les services publics. C'est pour moi le point le plus important. ”**

les services publics. C'est pour moi le point le plus important. Et laisser à l'utilisateur la liberté d'utiliser soit la dématérialisation, soit le dossier papier.

**Franky :** Je rencontre un autre problème, cette fois avec ma mutuelle qui me réclame une somme d'argent que je ne peux honorer qu'en plusieurs fois. Or, quand je l'appelle, je tombe sur un répondeur qui me demande de payer en une seule fois et ne me propose aucun échéancier, ni solution. Du coup, je n'ai plus de mutuelle depuis trois mois alors que je veux régulariser ma situation.

N'est-ce pas aux administrations de s'adapter à nous, surtout dans une période où beaucoup d'entre nous rencontrons des difficultés pour boucler les fins de mois, plutôt que l'inverse ?

**Claire Hédon :** Ici, il s'agit d'un organisme qui relève du droit privé alors que nos compétences concernent les organismes publics. Il faudrait voir si vous pouvez avoir accès à un médiateur car votre demande est parfaitement légitime et ne génère pas de complexité.

Plus généralement, ce qui m'interpelle dans cette dématérialisation, c'est que l'on vous demande, premièrement, d'être équipé d'un ordinateur, deuxièmement, de savoir vous en servir et, troisièmement, de ne pas vous tromper. Alors que l'un des principes fondamentaux du service public est qu'il doit s'adapter à l'utilisateur et non l'inverse. Là, on voit bien que c'est l'inverse : on vous a demandé de vous adapter.

**Clarisse :** La question se pose particulièrement pour les personnes qui rencontrent

des difficultés financières ou des problématiques sociales un peu complexes. Elles doivent faire des efforts supplémentaires et parfois se retrouvent bloquées dans l'accès à leurs droits car l'administration ne sait pas s'adapter à leur situation.

**Claire Hédon :** En effet et, parmi les grands principes du service public, il y a la notion d'adaptabilité à l'usager mais aussi le principe de continuité du service. Et, à partir du moment où il y a moins d'accueils et de permanences, se pose aussi la question de l'égalité des droits. Tout le monde doit être traité de la même manière et l'administration doit même, en ce sens, aller vers ceux qui sont les plus éloignés du droit et de leurs droits. Ces grands principes du service public, notre institution les rappelle régulièrement.

**Cyril :** Je voudrais mentionner la problématique des prises de rendez-vous en préfecture pour les demandeurs d'asile ou les personnes souhaitant renouveler leur titre de séjour. Elles doivent s'effectuer uniquement en ligne, ce qui est pénalisant. En tant que vice-président du Secours Catholique dans le Val-de-Marne, je constate que les dossiers n'avancent pas et que les gens sont laissés sans réponse. C'est inhumain. En juin 2022, pourtant, le Conseil d'État a lui-même confirmé l'illégalité des prises de rendez-vous en ligne imposées sans autre possibilité. Pourquoi une telle situation perdure-t-elle ? La dématérialisation a résolu les files d'attente devant les préfectures, mais c'est tout.

**Claire Hédon :** Votre question est essentielle et je me la pose également. Il est inacceptable qu'une décision du Conseil d'État ne soit pas appliquée par les préfectures un an après qu'elle a été prise. Vous l'avez dit, le Conseil d'État a été très clair, en juin 2022, en affirmant qu'il y avait deux conditions

pour que l'obligation d'utiliser un téléservice pour les demandes de titre de séjour soit légale : il faut d'abord que les usagers qui n'ont pas accès à l'outil numérique ou qui rencontrent des difficultés pour s'en servir puissent être accompagnés ; et, si cela ne suffit pas pour faire aboutir la démarche, qu'une solution de substitution soit prévue, c'est-à-dire le dépôt d'un dossier papier.

Vous avez raison de dire qu'il n'y a plus de file d'attente devant les préfectures : elle est maintenant sur Internet. On ne la voit pas, mais elle existe bel et bien. Nous sommes saisis de cas de personnes qui se retrouvent dans l'impossibilité de renouveler leur titre de séjour et vivent une situation absurde et inhumaine, se trouvant placées dans l'irrégularité, perdant leur emploi, leur logement... dans un enchaînement de conséquences. Clairement, il n'y a pas suffisamment de rendez-vous mis en ligne. Pourquoi ? La Cour des comptes a eu

**« La Cour des comptes a eu raison de dire que les réductions d'effectifs dans les préfectures n'avaient pas été réalistes. »**

raison de dire que les réductions d'effectifs dans les préfectures n'avaient pas été réalistes. On rejoint là la question posée par Franky : en fait, cette réduction d'effectifs fait qu'on n'arrive pas à traiter les dos-

siers. On est allé trop vite. On a pensé que la dématérialisation allait faire gagner du temps aux agents. Mais ces mêmes agents sont aujourd'hui mis en difficulté, parce qu'ils n'arrivent pas à traiter l'intégralité des dossiers.

À titre d'information, les réclamations concernant les droits des étrangers sont devenues le premier motif de saisine de notre institution en 2022, devant les droits sociaux. Entre 2019 et 2022, elles ont augmenté de 233 % au niveau national (de 450 % pour la seule région parisienne). Nous sommes dans une situation indigne. L'urgence, si l'on parle d'immigration, est de régler ce problème de l'accès en préfecture

pour les étrangers, ce n'est pas une loi sur l'immigration sur laquelle j'ai produit un avis démontrant qu'elle va, au contraire, engendrer de nouvelles difficultés en rendant plus précaire le droit au séjour, à plusieurs égards.

**Clarisse :** Avez-vous le sentiment que votre voix est entendue ?

**Claire Hédon :** Entendue, oui, même si nos avis ne sont évidemment pas toujours suivis d'effets... Tout n'est cependant pas négatif. Depuis le premier rapport sur la dématérialisation que l'on a publié en 2019, il y a eu des avancées : nous demandions notamment des mesures d'accompagnement des personnes en difficulté avec le numérique. Il y a eu une réponse avec la création du « passe numérique »<sup>1</sup>. C'est bien, mais insuffisant. Nous avons aussi préconisé la création d'espaces France services, qui se sont déployés. Mais nous disions également qu'il fallait la présence dans ces espaces d'agents des différents services publics qui puissent régler les dossiers en attente de traitement. Et ce n'est pas le cas : les agents placés dans ces espaces n'ont pas accès aux dossiers. Il y a donc des domaines où l'on avance et d'autres où l'on n'avance pas du tout, ou pas assez vite. Pourtant, il y a urgence : des personnes sont véritablement empêchées d'accéder à leurs droits.

**Dominique :** Justement, vous déclarez, en avril 2017, que « 33% des gens qui auraient droit au RSA ne le demandent pas, tant les

démarches sont compliquées ». Qu'en est-il aujourd'hui alors que le numérique est censé nous faciliter la tâche ?

**Claire Hédon :** La dernière étude de la Drees [Direction de la recherche, des études, de l'évaluation et des statistiques] sur ce sujet, qui est assez récente, continue à donner les chiffres de 34 % de non-recours au RSA et plus de 50 % s'agissant du minimum vieillesse. C'est tout de même très inquiétant. Ce que je relève, en plus de la non-connaissance des personnes quant à leurs droits, ce sont les entraves à l'accès aux droits que rencontrent celles qui souhaitent ouvrir leurs prestations. Elles essaient de faire ce qu'il faut, mais elles n'y arrivent pas. Cette dématérialisation éloigne certaines personnes de leurs droits : les personnes âgées, les étrangers, les personnes en situation de handicap, de précarité mais

« Cette dématérialisation éloigne certaines personnes de leurs droits : les personnes âgées, les étrangers, les personnes en situation de handicap, de précarité. »

aussi, et on oublie souvent de le dire, les jeunes. C'est une chose d'être « à l'aise » avec son *smartphone*, c'en est une autre de faire toutes ses démarches administratives en ligne.

**Cyril :** Autre chose, le matériel informatique est très vite obsolète.

Un ordinateur premier prix va très vite mal fonctionner. Les mises à jour deviennent impossibles. Quelles réponses apporter à ce problème d'équipement pour les personnes qui n'ont pas les moyens de gagner cette course contre la montre ?

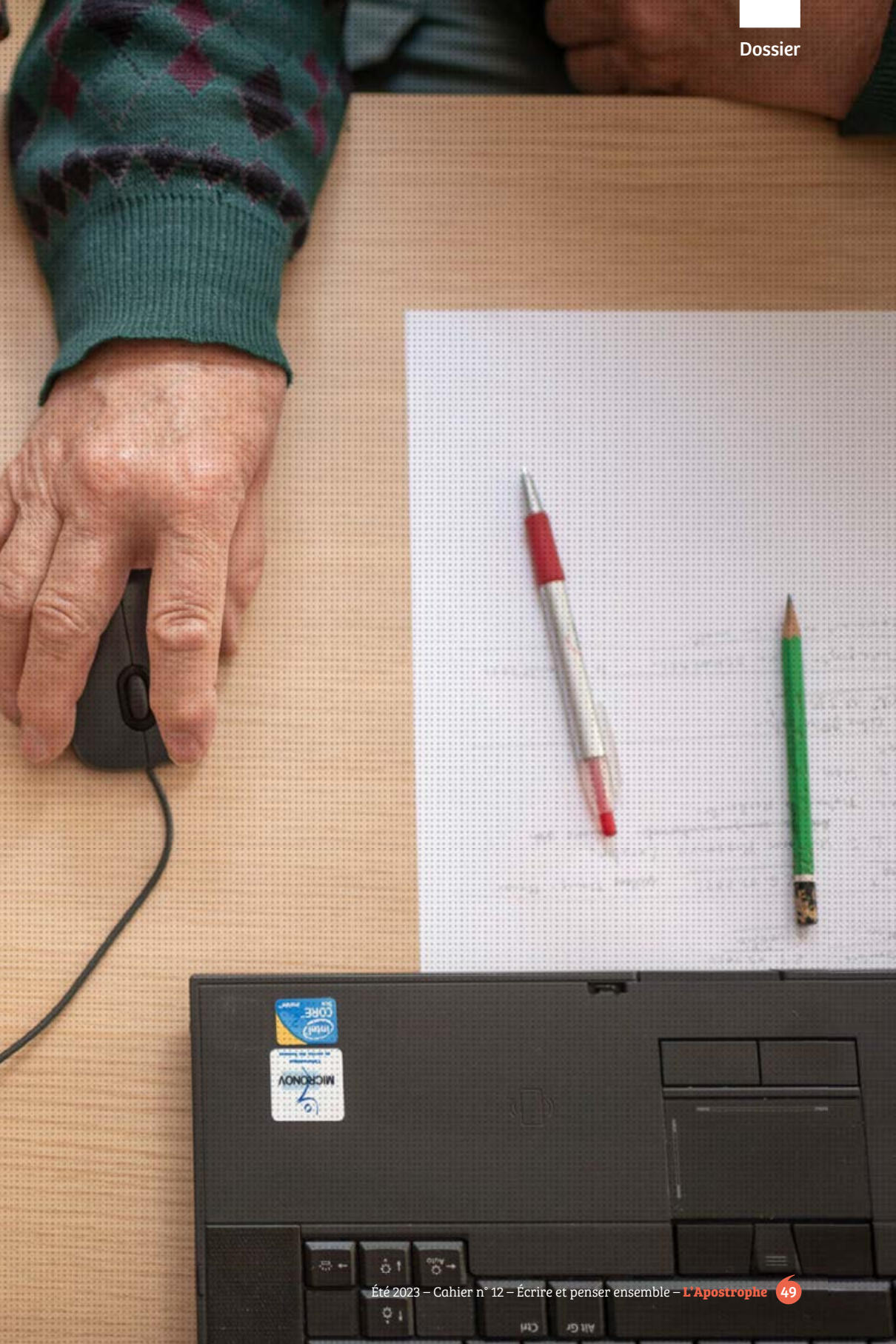
**Claire Hédon :** C'est une question qui m'intéresse. Il faudrait réfléchir à un droit à la connexion et à ce que cela pourrait inclure. La crise sanitaire que nous avons traversée a montré l'importance de l'outil informatique dans notre quotidien. J'ai l'impression que cela devient aussi important que l'eau et l'électricité. Il y a des tarifs et réglementations pour ces derniers. Pourquoi ne pas ▶▶

1 Ce dispositif, qui se matérialise par des carnets de plusieurs chèques, donne aux bénéficiaires le droit d'accéder – dans des lieux préalablement qualifiés – à des services d'accompagnement numérique, avec une prise en charge totale ou partielle par un tiers payeur.









►►► imaginer la même chose pour la connexion et le matériel informatique ? Je pense qu'il faut réfléchir à cette question, qui n'appelle pas de solutions toutes faites.

**Clarisse :** La réflexion sur le droit à la connexion et à l'accompagnement n'avance pas très vite alors que la dématérialisation, elle, va à toute vitesse. Cette fracture numérique n'est-elle pas en train de devenir un gouffre ?

**Claire Hédon :** Je suis d'accord : le fossé se creuse. De plus, ne pas pouvoir accéder à ses droits simplement parce que l'on en est empêché représente une stigmatisation et une humiliation. Comme Franky l'a souligné, cela donne le sentiment d'être exclu de la société.

**Franky :** Le tout-numérique est censé permettre à l'administration de centraliser les informations. Or, on continue à nous demander plusieurs fois les mêmes informations ou pièces justificatives. Va-t-on arriver à un seul guichet pour toutes nos démarches administratives ? Qu'une fois les documents transmis, les agents publics puissent chercher l'information désirée dans leur banque de données ?

**Claire Hédon :** Je vais revoir très prochainement le directeur de la CNAF [Caisse nationale d'allocations familiales]. Je lui poserai la question quant à cette mesure du « Dites-le nous une fois ». Mais nous sommes à la limite de nos pouvoirs. Je représente une autorité indépendante. Ainsi, je peux dire ce qui ne va pas par rapport à ce que j'observe dans les réclamations et je fais des recommandations mais c'est aux administrations elles-mêmes de s'en saisir. Je pense qu'il faudrait surtout maintenir un accueil physique pour que les personnes puissent aller exposer leur situation face à des personnes compétentes, en capacité

de répondre, d'intervenir directement sur le dossier et de leur dire ce à quoi elles ont droit.

**Dominique :** Votre prédécesseur, Jacques Toulon, a dit qu'il fallait « remettre de l'humain dans la machine France ». Justement, les notions d'humanité et de dématérialisation sont-elles compatibles et peuvent-elles être complémentaires ?

**Claire Hédon :** On a, en effet, l'impression d'une déshumanisation. Et il est primordial, face à cette déshumanisation, de remettre de l'humain et donc de l'accueil au guichet. En fait, je ne comprends pas que l'on fasse des économies sur ce point.

Je vous le redis : cela concerne les personnes en difficulté avec le numérique mais cela peut toucher n'importe qui. Nul n'est à l'abri d'une erreur ou d'un bug informatique.

**Clarisse :** Mais cela peut avoir des conséquences terribles pour des personnes fragilisées sur le plan social ou économique...

**Claire Hédon :** En effet et, à cet égard, je pense qu'il faut se préoccuper de ce qui va se passer à l'occasion du versement automatique d'aides comme le RSA. Parce que, pour les APL, dont le versement a été automatisé, nous avons observé des erreurs. Des personnes n'ont pas touché leurs allocations pendant six à huit mois à la suite de bugs informatiques. Face à ce problème, les gens sont démunis. En fait, l'automatisation des versements peut être un avantage, notamment en matière de lutte contre le non-recours. Mais, pour autant, il faut un service en capacité de résoudre les bugs. Cela a été mis en place très tardivement pour les APL. Pour le RSA, il faut le mettre en place dès le début.

**Clarisse :** Est-ce que vous travaillez avec d'autres instances voisines, en Europe ? Avez-vous connaissance de fonctionnement d'une dématérialisation heureuse ?

“ On a l'impression d'une déshumanisation. Et il est primordial, face à cette déshumanisation, de remettre de l'humain et donc de l'accueil au guichet. ”



**Claire Hédon** : Nous sommes en lien avec nos homologues européens, en effet. Au moment de la présidence française de l'Union européenne, au premier semestre 2022, nous avons organisé une conférence à Strasbourg avec nos homologues sur cette question-là : ils sont confrontés aux mêmes difficultés que nous.

**Franky** : On pressent bien que l'accueil en guichet va disparaître et que l'on va vers le tout-numérique. Il faudra donc faire en sorte que cette transition se passe au mieux pour tout le monde...

**Claire Hédon** : Oui, mais tant que tout le monde n'a pas un ordinateur et ne sait pas s'en servir, il faut continuer l'accueil au guichet. Et quand bien même ! Il faut noter qu'il y a eu un transfert de charge : ce que faisait d'habitude l'agent du service public, on vous demande de le faire vous-même. Si vous ne le pouvez pas, cette charge incombe aux travailleurs sociaux ou aux associations qui font de l'accompagnement, ce qui est une autre forme de transfert qui ne me paraît pas normale.

**Dominique** : Vous avez vécu une expérience à Bangkok en animant une bibliothèque de rue, présentant des livres aux enfants sur un coin de trottoir. Une expérience qui semble avoir ému votre cœur et touché votre esprit. Pouvez-vous nous parler de cette prise de conscience ?

**Claire Hédon** : C'était il y a trente ans. J'étais en Thaïlande avec une association et j'ai pu passer une semaine avec ATD Quart Monde et animer une bibliothèque de rue. Le déclic que j'ai eu alors, c'est que, d'un seul coup, les questions de lutte contre la pauvreté se posaient en termes de droits (ou de non-accès aux droits) et pas en termes de charité.

C'était pour moi une prise de conscience : tout le monde n'a pas le même accès aux droits. Mon déclic a été de reconnaître que la pauvreté n'était pas seulement un manque de revenus financiers mais un non-accès aux droits. Que ce soit le droit à la santé, le droit à l'éducation, le droit au logement qui est fondamental, le droit au travail qui est aussi important et le droit à un minimum d'existence et à un minimum de ressources pour vivre. Pour certaines personnes, c'est dramatique. Si vous n'avez

pas le minimum auquel vous avez droit, vous pouvez vous retrouver dans des situations inextricables. Vous avez des droits. L'État a l'obligation de les respecter et notre institution veille à ce que les personnes arrivent à accéder à leurs droits. Quand une personne n'y parvient pas,

nous dénonçons ces atteintes auprès des organismes concernés. Nous sommes là pour rétablir les personnes dans leurs droits.

**Clarisse** : D'ici la fin de votre mandat, en 2026, sur quoi aimeriez-vous que l'on ait avancé, concernant le numérique ?

**Claire Hédon** : Ce que j'espère, c'est le retour à des accueils physiques plus nombreux. Il est nécessaire que les plateformes téléphoniques des services publics soient totalement gratuites *via* des numéros verts, avec des personnes au bout du fil en capacité de traiter les dossiers. Il faut également renforcer les actions d'« aller vers », pour permettre à chacun d'accéder à ses droits, et qu'il y ait des représentants des différents services publics au sein des espaces France Service. Avec tout cela, je pense que le numérique ne sera plus un problème. D'ici la fin de mon mandat, nous poursuivrons le travail de suivi des effets de la dématérialisation. Nous ne lâcherons pas ! ■

“ Mon déclic a été de reconnaître que la pauvreté n'était pas seulement un manque de revenus financiers mais un non-accès aux droits. ”

Parce que, pour s'exprimer, les mots ne suffisent pas toujours, cette rubrique ouvre les pages de votre revue à des œuvres plastiques – photos, tableaux, sculptures, compositions, etc. – de tous horizons. Une autre dimension.



# Les habitées

Par l'atelier d'art plastique de La Gribouille porté par l'association Kairé, à Toulon, spécialisée dans l'accès à la culture pour tous et l'expression artistique.

**C**e projet (dont vous découvrez ici quelques-unes des très nombreuses réalisations) invite à un questionnement sur l'habitat en tant que refuge, reflet de nous-mêmes, lien avec les autres... Mais aussi, par l'évocation de son absence, sa destruction ou son interdit, en tant que témoignage de situations de vie contrastées et clivantes.

L'habitat chemine au travers d'une multitude d'univers, de la cabane à la mégalopole :

– « Les Mystérieuses » : ces constructions aériennes et poétiques sont élaborées avec des branchages, des corbeilles d'osier assemblées et superposées, de divers matériaux glanés et métamorphosés, jusqu'à disparaître dans la structure peinte en blanc. Elles font référence aux habitats des premiers âges, aux cathédrales sacrées, aux cabanes refuges (ou abris dépositaires de rêves).

– « Les Brinquebalantes » : elles prennent forme de manière imprévisible suivant une accumulation de matières très diverses (cagette, papier froissé, carton ondulé, toile émeri, filasse, cordelette), assemblées sur une ossature de contreplaqué. Cabanes asymétriques aux parois déformées, portes et fenêtres placées de biais, au bord de l'effondrement, elles semblent résister au vent. Ce travail s'appuie sur les démarches d'artistes contemporains tels Sylvain Corentin et Richard Greaves.

– « L'électro-écolo-mégalopole » : à partir de cartes mères détournées, naissance d'une cité végétale modifiant l'espace urbain industriel et géométrique. Les arbres et plantes sont formés de tubes en plastiques, tourillons de bois, fils de fer, bigoudis, bobines de fils, cotons à broder.

– « À la fenêtre » : cette série – composée de tours ressorts peuplées d'habitants, visages aux fenêtres, fixant à perte de vue un environnement labyrinthique – est créée à partir de vieux ressorts de matelas. Les fenêtres sont symbolisées par du grillage, les visages sont dessinés et collés sur du carton.

– « Les Demeures intimes » : ces maquettes traduisent la personnalité de chaque artiste. Par détournement d'un objet et/ou accumulation de matière, il s'agit pour lui de représenter, dans une approche symbolique, son univers mental qu'il projette comme un nouvel espace de vie, singulier et poétique. ■





## Les Mystérieuses

Au détour d'un sous-bois oublié, des mariées surgissent  
Dans leurs tenues de nacre.  
Nimbées de lait de lune, fragiles et mystérieuses,  
Elles s'enracinent sous nos yeux étonnés.  
Délicatement posées, elles attendent leur Robin des bois.  
D'un bruissement éphémère, leur corps fait d'écorces  
Et de lianes tisse un repos pour des nuits enchantées.  
Leur refuge blanc, comme une aile, vous abrite.  
Les elfes du soir, au grand jour, se dévoilent  
Sous leur cloche de verre.  
Vous découvrirez leurs secrets !

Ève



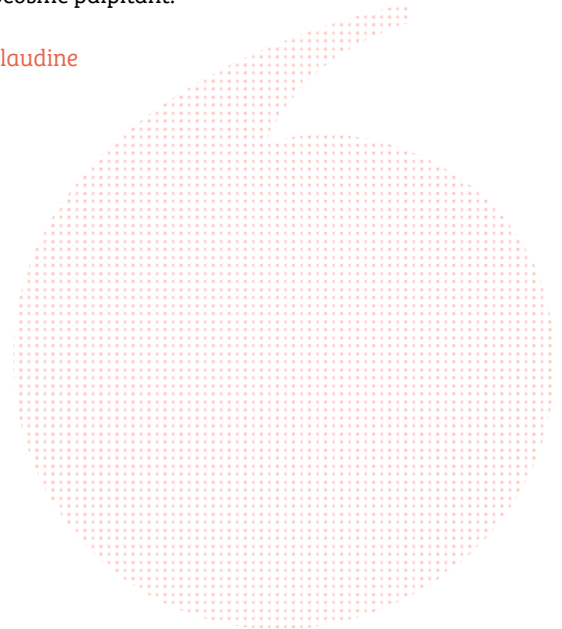


CHRISTOPHE HARGOUES / SCCF



Équilibre apprivoisé  
Dans un empilement hétéroclite d'étages  
Profusion de passerelles, de courbures, de balustrades,  
D'ouvertures où circulent des confidentes inavouées  
Une esthétique extravagante  
Vertige théâtral, singulier collage  
De branches et de coquillages  
Dentelles occasionnelles  
Ces enchevêtrements se dressent superbes  
Et dans une étreinte infinie dissimulent  
Leur microcosme palpitant.

Claudine



## Les Brinquebalantes

Au village du Grand Dérisonnable, quelle audace !  
Dans un arrangement chaotique, tumulte poétique  
ou accident ?

Un charme qui séduit, perceptions confuses,  
tourneboulées.

Serait-ce des guerrières énigmatiques qui résistent  
au vent et au temps ?

Ou de fragiles illusions aux tournures robustes,  
irrationnelles pour des habitants ingénieux et spirituels ?  
Dans ces mystérieux ouvrages, les échanges sont discrets,  
tout en connivence.

Pour cette demeure, on fait tomber les cloisons, les volets,  
les serrures...

Ici, sous de dissemblables petites cachettes, on se confie  
des secrets fascinants.

Imaginez la vie tantôt énigmatique, parfois ébouriffante.

Des ombres mouvantes, comme d'intrépides miroirs,  
tressaillent aux bruits de retrousseurs de manches.

Une gestuelle unique, vols d'hirondelles, courte échelle.

Un verbiage intuitif, cliquetis, sifflements...

Ces étrangetés dissimulent, je crois, un monde  
de Zomailés.

Claudine



CHRISTOPHE HARGOUËS / SCCF













## Mégalopole

Tout est effroyablement organisé autour de moi.  
Rien n'est laissé au hasard.  
Les déplacements urbains sont instantanés  
Par la magie de l'électricité, de l'électronique.  
Cependant qu'à ma hauteur, des agents techniques  
Sont assignés à des tâches précises.  
Rationalisation, productivité, codification...  
Quand je regarde en l'air,  
Trois formes géantes démesurées...  
Des arbres montagnes qui impriment  
Leurs ombres majestueuses sur la ville.  
Pourquoi ces êtres géants sont-ils arrivés là ?  
Tels des totems, ils sont judicieusement établis  
Au cœur de la mégalopole.  
Une circulation mystérieuse d'informations  
Parcourt les branches,  
Puis le tronc les fortifie.  
Sont-ils des mégacréatures dédiées à un dialogue  
D'un genre nouveau ?  
Sont-ils des intercesseurs vers un ailleurs,  
Vers d'autres univers ?

Fred



## Immeuble végétalisé

Souvenirs dans la salle de bains. Christine se coiffe  
43<sup>e</sup> étage  
Dîne avec des amis, l'été dans le salon  
55<sup>e</sup> étage  
Ma chambre envahie de posters de champions de tennis  
28<sup>e</sup> étage  
La cuisine. La mère, préparation du repas. Samedi  
14<sup>e</sup> étage

Flèche de vie  
Un gratte-ciel mémoire  
Des dizaines de niveaux  
Des centaines de personnes, d'enfants, de familles  
D'ados, de couples, de personnes âgées  
Qui ne se parlent plus de bébés qui ne parlent pas  
Encore d'amis qui refont le monde, le soir.

De collègues de boulot qui passent pour l'apéro  
47<sup>e</sup> étage  
De copains de fac, de vieux compagnons  
Des amours d'été, des enfants qui jouent  
Dans les escaliers, des anniversaires.

Montée verticale tapissée d'histoires.

Fred



## À la fenêtre



CHRISTOPHE HARGOUÏES / SCCE



CHRISTOPHE HARGOUËS / SCCF



CHRISTOPHE HARGOUES / SCCF



## Demeures intimes

En un mot comme en cent,  
sent,  
sang,  
sans.

Misère...

La hausse du prix du loyer, il ne veut plus en entendre parler  
Celui qui a élu domicile dans cet amas de papier carton.

Son seul luxe.  
C'est d'exister malgré lui.  
T'inquiète, il gère !

Christophe R.



Ma baraque, mon abri, mon refuge, mon cocon  
Est un ressort : il jaillit !  
Collectionneuse des couleurs du monde, tissus mous,  
Cœur roudoudou, rafistolé avec du fil gai.  
Mes pastilles sont mes élans, mes familles, mes émois,  
Mes faiblesses, ma richesse, mes nœuds de tête.  
Alors... je chante dans mon nid  
Fait de bouts de riens.

Ève

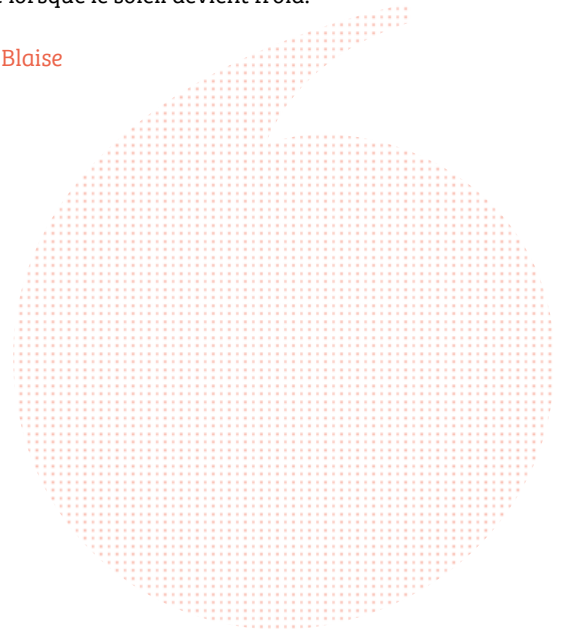






Ma maison calcinée sans aucune lueur de fièvre  
Ma maison brûlée comme un rêve qui s'éteint  
Une matinée d'épaisse fumée et des éclats  
Qui s'annoncent en deuil  
Un matin d'une journée anonyme  
Où les souvenirs deviennent cendres  
Il y a des jours à laisser  
Quand le monde est en mal de tempête  
Il y a des jours à abattre lorsque le soleil devient froid.

Blaise



Comment naît une action collective? Y a-t-il des règles et des méthodes pour susciter la participation de tous? Dans ces pages, les porteurs d'action décortiquent leur « façon de faire » et témoignent des succès et difficultés rencontrés. Pour mieux partager.



## De l'ombre à la lumière !

*Le théâtre – l'art dans son ensemble – peut-il être une thérapie de libération ? La troupe marseillaise de l'atelier de théâtre « Cultures du Cœur 13 », rencontrée par L'Apostrophe au lendemain d'une représentation en Avignon, dans le cadre du festival « C'est pas du luxe », raconte à plusieurs voix comment l'art, rendu accessible aux plus vulnérables, peut être source d'émancipation.*

« **E**st-ce un spectacle ? Est-ce une répétition ? Ou simplement un cheminement ? » Ceux qui se posent ces questions sont les comédiens et créateurs de *Vers l'Acte III*, un spectacle arrivé de Marseille et qui a rempli l'une des salles de théâtre d'Avignon, à la fin du mois de septembre 2022, dans le cadre du festival culturel « C'est pas du luxe » (voir l'encadré page 76).

Question stimulante, comme le festival l'est aussi, avec pour objectif de donner des occasions de s'exprimer aux talents de chacun, notamment de ceux qui sont en difficulté. Parce que l'art, après tout, ne devrait pas être un luxe.

Interrogés par *L'Apostrophe* au lendemain de la représentation, les acteurs et la metteuse en scène ne se contentent pas d'affirmer cet axiome. Selon eux, l'art ne doit pas être un luxe, notamment pour les personnes dans le besoin, car le théâtre, l'écriture et l'art dans son ensemble ne sont pas simplement une tentative d'échapper au monde ou de lui donner plus de consistance, de le voir autrement ou de l'analyser plus finement, pour le comprendre encore plus profondément. L'art peut aussi être une thérapie pour guérir, se soulever, sortir de la dépression, retourner au travail... parfois, pour tout simplement se retrouver. Les témoignages de certains des acteurs de *Vers l'Acte III*, mêlés à des expériences fortes que vous pourrez lire dans les pages suivantes, mènent autant dans un

autre monde, celui de l'art, que dans le monde de tous les jours, celui où on se bat contre la violence, les conséquences d'un accident, la solitude, la perte de la capacité de travailler... Contre nos peurs.

À ce stade, forts de leur succès, en créant et en mettant en scène des spectacles depuis avril 2019 avec leur *Acte I*, puis *Acte II*, les comédiens marseillais conseillent sans hésiter la formule qui, pour beaucoup d'entre eux, a été tout simplement salvatrice. Pauline et Farouk, par exemple, n'ont pas rejoint la troupe pour les mêmes raisons, mais tous les deux s'attardent sur l'intérêt thérapeutique de projets d'ordre culturel reposant sur l'engagement de bénévoles.

Anne-Marie Bonnabel est une des bénévoles qui accompagne les personnes vers cette nouvelle façon de se ressourcer ou, tout simplement, de découvrir le théâtre. « *Une fois à la retraite, en m'engageant comme bénévole à l'association "Cultures du Cœur 13", avec cette spécialité "théâtre" forgée des années durant, je me suis dit que je n'allais pas simplement proposer des spectacles. J'allais proposer un parcours pour aller jusqu'au spectacle. Ainsi, depuis des années, avec "Cultures du Cœur 13", je propose des ateliers ponctuels* », raconte l'ancienne professeure de théâtre dans les lycées de Marseille.

Karine Lacôme, directrice de l'association « Cultures du Cœur 13 », explique quant à elle que la philosophie est simple : trop de personnes en

précarité n'ont pas accès à la culture. « Cultures du Cœur 13 » et ses partenaires refusent cette situation. « Depuis vingt ans, l'association agit en lien avec les structures sociales et les lieux culturels pour permettre à ceux qui sont les plus éloignés [de la culture] d'accéder aux spectacles et à l'ensemble des pratiques culturelles. Ils peuvent choisir leur spectacle et discuter après. Cet accompagnement est ouvert à tous les âges », précise-t-elle pour *L'Apostrophe*.

Alors, le théâtre peut-il être plus qu'une représentation sur scène ? Une thérapie au service de la santé ? Une thérapie par l'engagement du corps, du cœur et de l'esprit ?

Maité, autre membre de la troupe de *Vers l'acte III*, bénévole du Secours Catholique de Marseille, répond sans équivoque : « Bien sûr que le théâtre est une thérapie. Il galvanise, il donne assurance et confiance en soi. Il permet de sortir des sentiers battus, il ouvre des portes, celles du cœur et de l'esprit. »

Pour Pauline, ce qui lui a fait du bien, c'est qu'une parole privée soit partagée et entendue par des gens. « Je traversais un moment très difficile dans ma vie et écrire ce récit m'a aidée à transformer et à tenir à distance cette histoire qui était mon quotidien. De la mettre en scène, de la simplifier. » ■

*Vers l'Acte III* est un spectacle théâtral monté pour la première fois en Avignon, en septembre 2022. Il a été mis en scène par une troupe de comédiens amateurs marseillais accompagnés par l'association « Culture du Cœur 13 », dans le cadre d'un atelier de réinsertion. Pendant environ une heure et demie, les acteurs interprètent, dans un enchaînement logique, des pièces d'Anton Tchekhov, de Gabriel Arout et des créations issues d'une écriture collective rythmée par *Les règles du savoir-vivre dans la société moderne* de Jean-Luc Lagarce. Le prologue est écrit par l'une des actrices, ainsi qu'une grande partie de ce qui est mis en scène. La pièce soulève des questions toujours aussi aiguës qu'au temps des auteurs précités : la situation difficile de la femme dans la société, les rapports entre les deux sexes et leur émancipation.

## LES ENTRETIENS

## Anne-Marie : « Ils méritaient de s'essayer à de vrais rôles. »

**Elda Spaho Bleta** : Anne-Marie, ce que j'ai vu sur scène était très beau. *Vers l'acte III* a ceci d'original que les comédiens ne sont pas des professionnels. Plusieurs d'entre eux ont même rejoint le projet car ils traversent une grande difficulté dans leur vie. De plus, à part les extraits des pièces d'Anton Tchekhov et de Gabriel Arout, une partie de ce qui a été joué était leur création. C'était magnifique car nous sommes passés facilement du rire aux larmes. Comment cette série de spectacles est-elle née ? Et quelle a été votre implication ?

**Anne-Marie Bonnabel** : Tout au long de ma carrière d'enseignante de théâtre dans les lycées ou en classe préparatoire, j'ai acquis une certitude : on n'accède vraiment au plaisir et à la jouissance devant un spectacle que lorsqu'on en a expérimenté la pratique soi-même. Cela a été mon idée de départ. En m'engageant, une fois à la retraite, comme bénévole pour l'association « Culture du Cœur 13 », avec cette spécialité « théâtre » forgée des années durant, je me suis dit que je n'allais pas simplement proposer des spectacles : j'allais proposer un parcours pour aller jusqu'au spectacle.

Depuis des années, avec « Cultures du Cœur 13 », je propose ainsi des ateliers ponctuels. Ce sont des ateliers qui, par la pratique et le jeu, permettent, en une journée, de s'approcher du spectacle qu'ensuite nous allons voir tous ensemble.

**« Il y a eu des choses tellement belles qui ont été produites que je me suis dit qu'il serait dommage que ce soit éphémère. »**

Nous sommes entre douze et quinze participants. Nous privilégions les nouveaux inscrits, certains reviennent. Ces ateliers fonctionnent très bien ; certains participants n'ont jamais entendu parler de théâtre car il n'y a absolument pas de prérequis pour accéder à ces ateliers. Ensuite, l'acuité de leur regard sur le spectacle est tout à fait différente. Un jour d'octobre 2018, nous avons organisé un atelier chez François Cervantes qui dirige, à Marseille, la compagnie « L'entreprise ». C'est un ami très cher et il nous a accueillis dans son studio autour d'un spectacle créé avec ses élèves. Il est venu nous parler longuement de sa démarche de création à partir d'improvisations de ces jeunes gens sur leur enfance, leur famille. Nous avons pour-

suivi l'atelier. Il y a eu des choses tellement belles qui ont été produites que je me suis dit qu'il serait dommage que ce soit éphémère. Là-dessus, j'ai eu l'occasion d'être introduite au Parvis des Arts, un petit théâtre marseillais magnifique, qui résiste dans un quartier extrêmement pauvre. Il nous a accueillis et nous avons pu y monter notre premier spectacle, uniquement à partir d'improvisations sur des thèmes intimes. Nous étions douze sur le plateau. Nous avons remporté un succès qui nous a surpris.

Pour notre deuxième création collective, *Acte II*, nous n'avons eu droit qu'à quatre spectateurs pour cause de Covid-19, dont la grande actrice Catherine Germain qui travaille avec François



Cervantes, notre « parrain ». Après *Acte II*, Je me suis dit : « Pourquoi ne pas aller "vers l'Acte III" ? » Certains membres de notre troupe étaient présents depuis le début de l'aventure. Ils avaient fait de tels progrès et avaient un tel appétit de théâtre ! Ils méritaient de s'essayer à de vrais rôles. Je suis tombée un peu par hasard sur des textes de Gabriel Arout, un auteur russe qui a immigré en France et a eu cette très belle idée de mettre en scène des nouvelles d'Anton Tchekhov. Nous avons

encore retravaillé les textes, sans perdre ce qui est notre ADN : partir de nous. Le prologue écrit par l'une de nous montre qui on est, ce qu'on a envie de faire ensemble. De la mise en scène des nouvelles est née la question de la place des femmes dans la société depuis Tchekhov. S'est ensuivie une écriture collective ponctuée par *Les règles du savoir-vivre dans la société moderne*, une pièce de Jean-Luc Lagarce qui met en évidence combien les comportements sont dictés par la société. ■

## Pauline : « Je peux maîtriser mon imaginaire... »

**Elda Spaho Blea :** Pauline, votre maîtrise de la scène était impressionnante. Un calme admirable, un naturel inspirant. Comment en êtes-vous arrivée là ?

**Pauline :** Je n'ai pas toujours été à l'aise avec le théâtre. Je suis venue à cet atelier dans une démarche de rétablissement. On m'a orientée vers l'association « Cultures du Cœur 13 » dans un objectif de réintégration sociale et de reprise d'activité. J'ai commencé par l'atelier de théâtre d'Anne-Marie autour d'un spectacle qui se produisait à La Joliette. On avait fait un tas d'impros autour des arbres et de Tchernobyl, et après j'ai pu intégrer la troupe.

Quant à mon calme sur scène, oui, c'est vrai : mes premières expériences devant un public, même devant quatre ou cinq personnes, ont été pleines de stress. Le théâtre et l'expérience acquise ces dernières années m'ont énormément apporté sur ce plan-là. Je comprends d'autant plus le public car on peut tout projeter dans cette obscurité : je peux imaginer qu'il n'y a personne. Je peux penser qu'il y a des gens que je connais et donc maîtriser aussi finalement mon imaginaire et mes émotions.

“ C'est l'atelier d'écriture qui m'a permis les réflexions que je fais. ”

**Elda Spaho Blea :** Une grande partie de ce qu'on a vu sur scène, en Avignon, vient de vous, les comédiens. Ainsi, vous êtes aussi les auteurs de textes. Était-ce votre cas ?

**Pauline :** Effectivement, c'est l'atelier d'écriture qui m'a permis les réflexions que je fais sur le personnage féminin que je joue. Je devais montrer un petit peu de chair à un certain moment et cela me gênait. C'est à partir d'une remarque que j'ai faite qu'Anne-Marie s'est interrogée et a ouvert en fait la parole. Ce jour-là, nous n'étions que des femmes. Une amie d'Anne-Marie, autrice, était présente et chaque femme a pu construire

un récit à partir de mots qu'Anne-Marie avait préparés. À ce moment-là, je traversais un moment très difficile dans ma vie mais écrire ce récit m'a aidée à transformer et à tenir à distance cette histoire qui était mon quotidien. De la mettre en scène, de la simplifier, cela m'a beaucoup aidée. C'était super.

Ce qui a fait du bien, c'est qu'une parole privée soit partagée et entendue par des gens alors que ces situations de violence conjugale finissent souvent en justice. ■

## Madeleine : « C'est grâce au réseau que j'ai surmonté la dépression. »

**Elda Spaho Bleta :** Madeleine, en vous voyant sur scène, j'ai eu l'impression que vous aimez vraiment être là. Pourquoi faites-vous du théâtre ? Qu'est-ce que cela signifie pour vous ?

**Madeleine :** Le théâtre m'intéressait beaucoup, depuis ma jeunesse, dans les années 1970. Plus tard, alors que je vivais dans une résidence qui accueille des femmes fragiles sur le plan mental, car j'avais fait une dépression, une animatrice, Patricia, m'a amenée dans un des ateliers d'Anne-Marie. Je regardais, je participais à ma

façon, mais j'étais très timide. C'est surtout à partir de *Vers l'acte III* que je me suis vraiment impliquée là-dedans. Étant quelqu'un de timide, le théâtre m'a beaucoup apporté pour surmonter cette timidité. Il m'a donné de la confiance.

**Elda Spaho Bleta :** Quel est le rapport entre théâtre et dépression, pour vous ?

**Madeleine :** Sans le théâtre, je n'aurais pas pu connaître tous ces gens. C'est grâce au réseau que j'ai surmonté la dépression et que j'ai créé des liens. ■

## Farouk : « J'accepte la prise de risque mais je suis conscient. »

**Elda Spaho Bleta :** Et vous, Farouk ? C'était très impressionnant de vous voir jouer plusieurs rôles – tous les rôles masculins dans le spectacle, en fait – en donnant à chacun son originalité, sans vous répéter. D'où vient cet amour de la scène, ce talent ?

**Farouk :** Je ne sais pas si on peut parler de « talent », mais cela a commencé quand j'étais tout petit, vers 5 ou 6 ans. J'ai toujours beaucoup aimé faire rire les autres, faire le clown, le pitre. Plus tard, je me suis attaqué au théâtre, c'est quelque chose qui m'attirait. Les gens me disent que je leur évoque Bourvil par ma façon d'être. J'ai toujours rêvé de faire du cinéma mais cela ne s'est jamais fait.

**Elda Spaho Bleta :** Quels métiers avez-vous exercés ?

**Farouk :** J'ai fait des études puis j'ai travaillé à mon compte, comme piscinier. Douze métiers

et treize misères [*il rit*]. Je suis passé par plein de choses. À un moment de ma vie, j'étais très malade, j'avais mal au dos. J'étais donc en réinsertion professionnelle. Avec « Cultures du Cœur 13 », une occasion s'est présentée et je l'ai saisie. J'ai participé à des ateliers d'écriture, de théâtre. Depuis le premier atelier, j'ai eu la chance qu'Anne-Marie me mette le grappin dessus et qu'on continue de travailler ensemble. Je voulais revenir au théâtre, c'est pour moi une échappatoire car on est occupé à jouer, même si après on retombe dans la réalité. Ce sont deux mondes différents, c'est là

le plus dur. Au théâtre, je suis occupé, j'ai plein de choses mais, une fois tout cela fini, je remets mes habits normaux et je reviens dans ma réalité qui est tout autre. Et puis, ce que je continue à mesurer est le danger auquel on est ▶▶▶

“ J'ai fait des études puis j'ai travaillé à mon compte, comme piscinier. Douze métiers et treize misères. ”







►►► exposé sur scène devant les gens. J'accepte cette prise de risque, mais j'en suis conscient.

**Elda Spaho Blela :** Ce n'est donc pas qu'un plaisir, mais aussi une prise de risque ?

**Farouk :** C'est une prise de risque qui procure beaucoup de plaisir [il rit]. Les applaudissements en sont la récompense. On se pose toujours la question si ce qu'on a fait est juste. Je demande que les auditeurs ne nous caressent pas dans le sens du poil. Si on veut progresser, il vaut mieux qu'on nous jette la vérité à la figure. On reçoit un retour et je veux qu'il soit honnête et pas hypocrite. Le plus important est qu'on réussisse à faire passer l'émotion ou le message qu'il y a derrière. Parce que ce qu'on joue n'est pas juste un genre : c'est un

mélange tragique, comique et dramatique, et je pense que c'est ça qui fait la beauté de notre travail.

**Elda Spaho Blela :** Et, pour l'avenir, de quoi sera-t-il fait ?

**Farouk :** Je vis toujours dans le présent et je cherche à y prendre beaucoup de plaisir. Si de nouvelles occasions se présentent, je les saisirai certainement.

**Elda Spaho Blela :** J'espère que de plus en plus d'hommes participeront à votre atelier...

**Farouk :** On avait commencé avec cinq hommes mais, peu à peu, ils ont trouvé autre chose dans leur vie. Il y a eu aussi des décès, mais nous sommes là. Il n'y a pas d'âge pour vivre sa passion. ■

## Nadia : « C'est notre spontanéité qui est belle ! »

**Elda Spaho Blela :** Nadia, votre pantomime était géniale. On se demandait si vous aviez pris des cours de clown ?

**Nadia :** J'ai effectivement démarré le théâtre à l'âge de 20 ans et j'ai commencé par le clown. Je me suis formée au gré des occasions – des petits ateliers ou des stages. Plus tard, j'ai entendu parler des écoles de clown où il faut trouver « son » clown, selon les différents états d'âme que l'on souhaite exprimer. J'ai exploré toute la palette des émotions à l'aide de la personne qui m'a formée.

Mon parcours personnel, lui, est traversé de dépressions mais je me suis à chaque fois relevée.

**Elda Spaho Blela :** L'atelier de théâtre et le fait de renouer avec les autres, qu'est-ce que cela vous a apporté ?

**Nadia :** J'ai d'abord rencontré Anne-Marie, comme Madeleine et Pauline, via « Cultures du Cœur 13 » où m'avait dirigée ma psychiatre pour renouer des liens. Deux autres

comédiennes étaient parties et Anne-Marie m'a demandé de rejoindre la troupe pour les remplacer. En plus, j'adore le théâtre et j'adore Catherine Germain qui m'encourage dans le théâtre amateur et qui dit que c'est notre spontanéité qui est belle.

Je pense que je n'étais pas dans la même problématique que les autres femmes de l'atelier, au moment où j'ai rencontré Anne-Marie. Mais j'étais touchée. J'ai été cho-

quée par les histoires personnelles qu'évoquent ces femmes et, surtout, j'étais contente de voir cette problématique du rapport entre hommes et femmes émerger dans notre spectacle.

**Elda Spaho Blela :** Que vous apporte un spectacle ?

**Nadia :** Le théâtre n'est pas pour moi un métier. J'ai enseigné le français en collège, en lycée, même auprès d'adultes, pour les alphabétiser. Le théâtre reste une passion et un épanouissement.

« J'ai été choquée par les histoires personnelles qu'évoquent ces femmes. »

Ce que j'ai trouvé super, c'est qu'on a joué plus d'une fois. Aller au bout de la construction d'un spectacle et tenir le rythme des répé-

titions demandent un engagement qu'il est difficile pour certaines personnes d'assurer. Mais nous l'avons tous fait ! ■

## Maité : « Le théâtre est une thérapie. »

**Elda Spaho Bleta :** Maité, comment avez-vous intégré l'atelier de théâtre ?

**Maité :** J'ai travaillé au Centre hospitalier universitaire de Marseille. Une carrière très captivante tant par les contacts divers que j'ai pu avoir que par les connaissances acquises tout au long de ces années.

Après cela, au moment de la retraite, il m'a été proposé d'être formatrice en alphabétisation. J'ai eu, là aussi, des contacts riches, toujours très porteurs pour moi.

Presque à la même période, il m'a été proposé de créer un atelier de théâtre au sein du Secours Catholique de Marseille. De petites pièces écrites par l'équipe étaient montées. Une belle collaboration et un bel investissement de chacun-e d'entre nous.

Après cela, des ateliers de théâtre nous ont été proposés par le biais de « Culture du Cœur

13 » ; puis notre prof de théâtre, Anne-Marie, a voulu aller plus loin en nous proposant de nous produire sur scène.

**Elda Spaho Bleta :** Le théâtre peut-il être une thérapie, une thérapie de l'engagement du corps, du cœur et de l'esprit ?

**Maité :** Je n'ai pas eu de parcours de vie difficile, si ce n'est l'expatriation forcée de mes parents, très mal vécue, dont j'ai été très vite consciente, malgré mon très jeune âge.

Le théâtre est pour moi

quelque chose de familier puisqu'une partie de ma famille maîtrisait l'art de la comédie et j'ai baigné toute jeune dans cette atmosphère. Bien sûr que le théâtre est une thérapie : il galvanise, il donne assurance et confiance en soi. Il permet de sortir des sentiers battus, il ouvre des portes, celles du cœur et de l'esprit. ■

**« Je n'ai pas eu de parcours de vie difficile, si ce n'est l'expatriation forcée de mes parents, très mal vécue. »**



Quelques pages pour aller à la rencontre d'une personne touchée par la précarité et qui partage avec ses mots ou ceux d'un·e autre le récit de sa vie.

## « Il faut toujours croire à son rêve. »

### À PROPOS DES RÉCITS

Les récits de vie que vous allez lire ont été recueillis par cinq étudiantes de Sciences Po Nancy et rédigés avec le concours d'Elda Spaho Bleta dans le cadre d'un atelier de journalisme menées avec des femmes migrantes. Une initiative menée par le Secours Catholique des Hauts-de-Lorraine en collaboration avec la plateforme Pro Ide ([www.pro-ide.fr](http://www.pro-ide.fr)), dédiée aux exilé·e·s vivant en France.

« **L'**atelier de journalisme, explique Elda Spaho Bleta, journaliste albanaise fondatrice de la plateforme, a été un espace de sensibilisation et de libération de la parole. Journées intenses en émotions douloureuses, pleines de larmes, compensées par des activités qui ont apporté de la joie : cuisiner, manger, rire ensemble. Les histoires sont très différentes. Les styles d'écriture aussi. Elles peignent les visages de l'immigration et les interactions avec cette question complexe. Ces cinq filles et femmes migrantes étaient, ou sont encore, accompagnées depuis des mois, voire des années, par les bénévoles de l'équipe "Migration" du Secours catholique – Hauts-de-Lorraine. Ces articles, ces histoires humaines, n'auraient pu voir le jour sans leur soutien, ni celui de leurs collègues salariés. » ■

# Ornela sur les routes de l'exil

Par Suzie Holt, étudiante, Sciences Po Nancy

« Je ne préfère pas demander aux gens de m'aider. J'ai été très déçue... »  
*Telle est la réponse d'Ornela\* à quiconque lui demande pourquoi elle accomplit presque toute seule ses démarches en France. La jeune femme a quitté l'Albanie alors qu'elle était tout juste majeure et, pendant dix ans, elle a parcouru les routes de l'immigration tout en construisant sa vie de famille.*

\* Le prénom a été changé pour protéger l'identité de la personne.

L'enfance d'Ornela, dans un petit village albanais, est marquée par l'autorité d'un père qu'elle décrit comme « fanatique » et qui a empêché sa fille d'aller à l'école quand elle a atteint l'âge de 13 ans. Plus tard, ce même père refuse de rencontrer son futur mari pour qui elle a eu un véritable coup de foudre. Ornela et son conjoint doivent se cacher pour vivre leur histoire d'amour. D'abord en Albanie, puis beaucoup plus loin... La raison ? « Depuis des générations, la famille de mon mari est porteuse de l'hépatite B. C'est une maladie qui ne se guérit pas, reste dans ton sang et doit être soignée à vie. Ma famille, et mon père en tête, ne voulait pas que cela entre "chez nous". Tous étaient contre notre relation », explique-t-elle. Pourtant, l'hépatite B n'est pas une maladie génétique : elle est causée par un virus souvent transmis entre les membres d'une même famille, à la naissance de la mère à l'enfant, ou par le sang, de manière accidentelle. Les familles ont le pouvoir de rompre ce cercle vicieux en passant un test de dépistage, en se faisant vacciner et soigner. C'est ce qu'Ornela a fait : enceinte, elle a fait de nombreuses visites médicales pour prévenir et contrôler la transmission de l'hépatite B. Avec succès : aucun de ses enfants n'a été contaminé.

## Une histoire d'amour, mais pas seulement

À 18 ans, Ornela se marie avec son compagnon, quelques mois avant la naissance de leur fils. Voyageant de ville albanaise en ville albanaise, de village en village, elle accuse une instabilité permanente qui est pour elle « très difficile » économiquement et émotionnellement. La famille nouvellement fondée n'a ni ressources stables, ni foyer, ni attache en Albanie, ce qui la pousse à quitter le pays en 2015. « L'ensemble de ma famille harcelait partout mon mari à cause de notre mariage. La vie est devenue très difficile pour nous deux. Nous avions l'habitude de changer de lieu à cause de cette atmosphère hostile, mais l'Albanie est un si petit pays. Les déplacements continus ont rendu notre situation économique très difficile », confie-t-elle. En 2015, ils quittent le pays. Lorsqu'il arrive à Hambourg, en Allemagne, le couple a une fille, bébé de deux semaines, et un fils d'un an et demi. À l'aéroport, on parle allemand ou anglais autour d'eux. Deux langues qu'ils ne comprennent pas. Ne pouvant être



régularisés, ils quittent le pays au bout d'un an, de peur d'être expulsés, puis passent un an en Albanie et repartent vers la France.

C'est à Nancy que la famille pose ses valises en 2017. Couple et enfants trouvent pendant trois mois un peu de stabilité à la caserne Faron où ils logent. Cet ancien bâtiment militaire héberge aujourd'hui des demandeurs d'asile. Mais les conditions de vie y sont loin d'être optimales : « *Nous étions des dizaines à vivre ensemble sous une tente. Il n'y avait pas de lits, on dormait sur des chaises longues. Il y avait des cafards, des punaises... Mon fils était couvert de piqûres et personne n'a voulu l'emmener à l'hôpital car nous n'avions pas encore d'assurance maladie. Ensuite, on nous a placés dans un Cada [Centre d'accueil pour demandeurs d'asile]. Au bout de huit mois, notre demande d'asile a été rejetée, nous avons été obligés de quitter le centre. Une amie rencontrée à la caserne Faron, qui a eu plus de chance que nous, avait obtenu un appartement. Elle nous a hébergés pendant deux mois. Mais nous ne pouvions pas y rester longtemps. Nous sommes alors partis à Rennes.* »

### Quatre à la rue

À Rennes, ils ne connaissent personne. Les portes des institutions auxquelles ils frappent restent fermées. C'est à la rue qu'ils vivent durant deux mois entiers avec leurs enfants, avec leur peur et leurs espoirs.

« *C'était terrible. J'avais très peur. Je surveillais les enfants, donc je ne dormais pas. Personne ne nous aidait.* » La solitude devient le cinquième membre de la famille. Le jour, ils cherchent un endroit où dormir et, la nuit, ils veillent sur les enfants et ne dorment pas. Après deux mois à vivre dans la rue, son mari retrouve un ami qui habite Nancy et qui leur offre un abri dans sa modeste maison. Ils y vivent encore deux mois. Toujours sans papiers, sans emploi. La situation est désespérée et le couple est prêt à retourner en Albanie, quitte à affronter le harcèlement et le chômage. Ils ont survécu grâce au peu d'argent que le père du mari leur a envoyé. Ils vivent aussi dans l'angoisse d'être arrêtés par la police et d'être expulsés...

**« Nous étions des dizaines à vivre ensemble sous une tente. Il n'y avait pas de lits. »**

### Retour en Albanie

En novembre 2018, la famille retrouve son pays natal. Ce retour au bercail est marqué par le refus catégorique du père d'Ornela de la revoir et de lui parler : « *Elle ne m'a pas écouté avant le mariage. Maintenant qu'elle est au milieu des problèmes, qu'elle les résolve seule, avec le mari qu'elle a choisi.* » Ils vivent un temps à Tirana, la capitale. Mais, au bout d'un an et quatre mois, toujours sans emploi, « *après avoir tout essayé sans aucun résultat, nous sommes revenus en France.* »

### La France, encore une fois...

La famille retrouve Nancy en 2020, à quelques jours du premier confinement dû à la pandémie de Covid-19. Le même schéma qu'en 2017 se rejoue : sept mois à la caserne Faron, dans les mêmes conditions difficiles et insalubres. Puis, pendant un an et demi, ils rejoignent un foyer pour demandeurs d'asile. « *Les contrôles du personnel étaient quotidiens, se souvient Ornela. Et je suis encore*

choquée par la façon dont nous étions traités dans ce centre. Le dossier que nous avions préparé pour l'Assurance maladie traînait. Nous avons obtenu la couverture de santé après dix mois d'attente, en tant que demandeur d'asile. On ne nous transmettait pas à temps le courrier officiel de réponse à notre demande d'asile. Quand nous sommes allés à la Poste, les courriers n'étaient plus là. Nous présumons qu'il s'agissait de la réponse négative de l'Ofpra [Office français de protection des réfugiés et apatrides]. Nous avons manqué à deux reprises la possibilité d'un recours devant la Cour nationale du droit d'asile (CNDA). Au centre, ils nous ont juste dit que notre demande d'asile était rejetée et que nous devons partir, bien que nous n'ayons jamais eu ces décisions sous nos yeux, reçues en mains propres. Nos enfants étaient très jeunes, mais nous avons été obligés de partir en novembre 2021 car nous ne voulions pas que la police viennoise nous expulser. Cette situation a énormément affecté ma confiance dans les autres et m'a laissée très faible. »

### Une indépendance « au noir »

Au mois de novembre 2021, la famille trouve un petit appartement d'une seule chambre. Ornela souligne la nette amélioration de leur logement : « C'est plus calme qu'à l'hôtel, propre, il n'y a pas d'insectes, mais c'est un peu petit pour quatre. » Désormais ses enfants vont à l'école, ils participent aux activités sportives et sont bien intégrés. Ils partent même en camp de vacances et en sont ravis. Quant à Ornela et son mari, ils ont pu tous les deux trouver du travail en février et mars 2022, au noir bien sûr, car ils ne sont toujours pas régularisés. Elle travaille pour un restaurateur et lui pour un Turc, entrepreneur en bâtiment.

« Quand ça ne va pas, je fais un gâteau et, après, ça va un peu mieux. »

Pour Ornela, travailler dans un restaurant paraît une évidence tant elle considère la cuisine comme une véritable thérapie et le repas partagé comme un vrai moment de convivialité : « Quand ça ne va pas, je fais un gâteau et, après, ça va un peu mieux », dit-elle en riant. Les deux conjoints montrent une véritable motivation au travail, même si c'est pour l'instant dans l'illégalité. Il est possible qu'Ornela obtienne prochainement une promesse d'embauche de son employeur. Celui-ci est très content de son travail, mais hésite face à la complexité des procédures. « L'absence d'informations compréhensibles, simples à comprendre et faciles d'accès, est un énorme problème pour nous, les étrangers en France. Cela nous empêche vraiment de bien connaître les procédures pour nous intégrer. »

La famille est bien décidée de bâtir un vrai avenir en France, en travaillant, en apprenant. Une fois la promesse d'embauche acquise, Ornela demandera l'aide de l'équipe « migrants » du Secours Catholique qui lui a déjà proposé de constituer un dossier à présenter à la préfecture.

Grâce à cette volonté d'intégration, Ornela et sa famille avancent petit à petit. Ils payent leurs factures sans aide extérieure, grâce à leurs salaires. Ornela souhaite offrir à ses enfants une vie meilleure et est prête à se sacrifier pour eux. « Si moi je n'ai rien, ce n'est pas grave. Le plus important, ce sont eux. » Pas une fois, Ornela n'apparaît triste. Elle continue de sourire malgré tout. ■

# Kaltrina, un combat contre le destin

Par Oriel Wagner, étudiante, Sciences Po Nancy

« Moi, je suis une fille vraiment décidée. Si je veux quelque chose, je l’obtiens. »  
*Les yeux de Kaltrina\*, toujours ornés d’un trait d’eye-liner aiguisé, brillent de détermination. Pourtant, l’obtention du droit de séjour a été tout sauf facile pour elle. La veille du renouvellement de son titre de séjour, la jeune Albanaise de 21 ans raconte son histoire pour la première fois.*

**K**altrina arrive en France le 11 février 2017, à l’âge de 16 ans, accompagnée par son grand frère majeur qui repart peu après en Allemagne. Kaltrina est donc une mineure non accompagnée (MNA). En tant qu’Albanaise, elle peut circuler librement au sein de l’espace Schengen et peut entrer en France sans visa. À présent, l’enjeu est d’avoir le droit d’y rester. Elle remplit plusieurs conditions favorisant l’obtention du statut de MNA : elle est une fille mineure, seule et malade. Elle souffre du syndrome du Blapharophimosis-Ptosis-Epicathus inversus (BPES), une affection génétique rare qui déforme les yeux. Malgré cela, elle a dû se battre pendant quatre ans pour obtenir ses papiers.

\* Le prénom a été changé pour protéger l’identité de la personne.

## Refus après refus, les tourments de l’attente

Maltraitée physiquement et psychologiquement par sa belle-mère depuis ses 11 ans, Kaltrina a souffert de longues années jusqu’à faire une tentative de suicide. Après cette tentative, son grand frère décide de l’éloigner le plus possible de sa famille. Comme la plupart des migrants, Kaltrina vient en France en espérant y trouver un avenir meilleur. Pourtant, elle raconte que « *les années passées en France, essuyant refus après refus, ont été pires que [ses] jeunes années en Albanie* ».

Étant en attente de reconnaissance du statut de mineure non accompagnée, Kaltrina est prise en charge par le Service d’accompagnement des mineurs isolés étrangers (Samie) de Nancy. Son statut de MNA lui donne le droit de séjourner sur le territoire français sans attestation de demande d’asile, jusqu’à ses 18 ans. Elle loge d’abord dans le centre du Samie, aux côtés d’autres mineurs non accompagnés. Là, elle rencontre sa meilleure amie, une Arménienne, dont elle est très proche encore aujourd’hui. C’est là également qu’elle connaît un premier refus : tandis que la plupart des autres jeunes vont à l’école, Kaltrina n’y est pas autorisée. Pour être scolarisée, son statut de mineure doit être confirmé par le juge des enfants. Ce processus a pris plusieurs années. En bref, elle n’a pas pu aller à l’école durant sa minorité en France. Ce premier refus sème en elle les graines d’un sentiment d’injustice qui ne cessera de grandir :



« Depuis le début de ma vie, j'avais l'impression que le destin avait quelque chose contre moi. »

La frustration de Kaltrina croît encore lorsqu'elle demande à bénéficier d'un contrat jeune majeur et que ce n'est pas accepté. Le contrat jeune majeur est une aide que reçoivent les mineurs en difficulté sur le plan familial, éducatif et psychologique. Ces jeunes sont confiés à l'Aide sociale à l'enfance (ASE) pour bénéficier d'un accompagnement jusqu'à leur majorité. Le fait que Kaltrina ne soit pas allée à l'école pourrait donc être une raison pour cette deuxième réponse négative. Refus entraînant refus, elle se trouve coincée dans un cercle vicieux. Le 26 septembre 2019, Kaltrina a 18 ans. Le principal problème du statut de MNA est la rupture de prise en charge lors de la majorité. La jeune fille ne peut plus loger dans les locaux du Samie. Elle emménage dans un studio mis à sa disposition. Dès que possible, elle fait une demande d'asile. Tout au long de la procédure, elle est accompagnée par une assistante sociale. Commence alors l'attente.

**« En Albanie, sa famille n'était pas prête à payer le prix extrêmement élevé de l'opération. »**

En parallèle, la jeune fille poursuit un second but : se faire opérer afin d'atténuer les traces de sa maladie. « Je portais des lunettes de soleil tout le temps, même la nuit », explique-t-elle. Kaltrina a besoin de se faire opérer pour se sentir « normale ». En Albanie, sa famille n'était pas prête à payer le prix extrêmement élevé de l'opération,

d'autant plus que les résultats en étaient incertains. En France, Kaltrina veut se faire opérer durant la procédure de demande d'asile, période durant laquelle la couverture maladie universelle (CMU) rembourse à 100 % les frais d'intervention. Mais, là aussi, le refus semble une malédiction. Trois fois, Kaltrina se rend à l'hôpital avec tous les documents de l'Assurance maladie et de la mutuelle. Et, trois fois, le chirurgien refuse d'opérer sans donner de justification. « S'il m'avait dit qu'il ne connaissait pas la maladie, j'aurais compris. Mais là, il ne m'a rien expliqué. J'en ai déduit que c'était du racisme », raconte-t-elle. Elle n'abandonne pas pour autant. La quatrième fois, sous la pression d'une collègue, le chirurgien accepte enfin. Tout cela, elle le traverse presque seule, seulement accompagnée par son amie arménienne.

Alors que la vie semble faire preuve de clémence à son égard, un ultime refus fait tout basculer : Kaltrina reçoit une réponse négative à sa demande d'asile. « J'avais l'impression que le ciel allait me tomber sur la tête », décrit-elle. À ce moment-là, la jeune femme se sent plus seule que jamais. Sa meilleure amie est partie à Chaumont et, à cause du refus, elle doit quitter son studio pour vivre dans des hôtels payés par l'association « Accueil et réinsertion sociale » (ARS). À la suite de l'opération, la jeune fille peut à peine marcher, en raison de la cicatrisation du tissu prélevé sur sa jambe, et elle doit garder les yeux fermés pendant deux semaines. « Heureusement qu'il y avait ma meilleure amie. Je l'ai appelée et elle est restée à l'hôtel avec moi pour m'aider », explique Kaltrina. Malgré l'aide de sa meilleure amie, le rétablissement de la jeune fille reste compliqué, car elle est déplacée dans trois hôtels différents en quelques semaines. Alors que son opération nécessite une situation stable, c'est dans l'instabilité qu'elle vit les semaines suivantes.

## Travailler pour rester

« *Au fond de moi-même, je savais que j'allais mourir si je retournais en Albanie* », explique Kaltrina en décrivant sa réaction lorsqu'elle reçoit l'Obligation de quitter le territoire français (OQTF) qui suit le refus de sa demande d'asile. Ce refus est encore une fois lié au fait qu'elle ne soit pas allée à l'école en France et qu'elle ne travaille pas. Les arguments suivants sont également présentés : d'abord, sa venue en France ne peut pas être justifiée par une raison médicale, car son opération aurait tout aussi bien été possible en Albanie ; ensuite, Kaltrina n'est pas vraiment en danger de mort dans son pays natal. Mais plus qu'en danger physique, c'est en détresse psychologique que se trouve la jeune fille : « *Je suis venue en France car je ne veux pas juste être en vie, je veux vivre.* » C'est pourquoi, à la suite de l'OQTF, elle tombe en dépression.

Cependant, sa volonté reprend le dessus. Elle trouve autour d'elle des personnes positives, françaises et étrangères, qui l'aident à espérer, à se battre. La jeune fille se met à chercher du travail, d'abord en toquant chez ses voisins, sans succès. Elle se tourne ensuite vers des associations d'aide aux migrants, dont le Secours Catholique – Hauts-de-Lorraine. Là, elle rencontre Philippe, le référent de l'équipe « migrants », qui prend en charge son dossier : « *Je ne l'oublierai jamais, jamais. Tout le monde me disait "non", il est le seul à m'avoir donné un peu de lumière.* »

Le 24 janvier 2021, grâce au travail de Philippe et des autres membres du Secours Catholique, Kaltrina obtient son titre de séjour, renouvelable tous les ans, à condition qu'elle travaille. Aujourd'hui, la jeune fille étudie dans une école de restauration et est engagée dans un restaurant\*\*. Elle est autonome et indépendante. « *Je ne veux pas que l'on ait pitié de moi. Toute ma vie a été comme ça. Je ne le veux plus maintenant. Après tout ce que j'ai vécu, ça me choque d'être encore en vie.* » Et, pourtant, elle est bien là, devant moi, plus vivante que jamais. Cela, elle l'a réussi grâce à sa volonté de fer et le soutien de plusieurs personnes qui ont compris son drame et également sa volonté de vie. Lors de notre dernier entretien, en me regardant droit dans les yeux, elle me dit : « *On est tous différents, mais on est tous les mêmes. Pour comprendre les sentiments de chacun et de chacune, il faut comprendre qu'il et elle est comme nous. C'est cela que l'administration française ne comprend pas. Regarde les autres migrants, regarde-toi. Si tu as mal, c'est comme moi. C'est la même douleur à l'intérieur, c'est juste l'histoire qui change.* » ■

**“ Je suis venue en France car je ne veux pas juste être en vie, je veux vivre. ”**

\*\* Cet article a été préparé entre mai et septembre 2022. Au moment de la finalisation de l'article en vue de sa publication, Kaltrina a postulé pour faire un apprentissage en ressources humaines, à la métropole du Grand Est, et l'a obtenu. Elle est très heureuse parce que c'est un domaine professionnel qu'elle aime beaucoup.







# Helena : « Dans ma famille, avoir une fille est une honte. »

Par Athenais Lachat, étudiante, Sciences Po Nancy

Née en 1978, à Téhéran, Helena\* a aujourd'hui 44 ans. Mais, officiellement, elle en a 47, son père ayant falsifié son acte de naissance pour pouvoir la marier rapidement. « Je viens d'une famille où avoir une fille est une honte. Pour beaucoup, en Iran, une fille est synonyme d'esclave physique et sexuelle. »

\* Le prénom a été changé pour protéger l'identité de la personne.

**H**elena grandit dans un environnement violent. Aujourd'hui avocate, elle est encore terrifiée par son père. Depuis sa naissance, il la maltraite ainsi que sa mère. Sa mère, ne pouvant plus le supporter, a fini par quitter le foyer alors qu'Helena est adolescente. Ce départ laisse le champ libre à son père qui l'oblige à arrêter ses études pour qu'elle travaille. Il était endetté et il se sert d'elle pour gagner de l'argent. Il finit par la forcer à « travailler » chez un ami, un homme riche et influent de 37 ans. Helena n'a alors que 15 ans... L'ami habite une autre ville et elle doit quitter Téhéran. Ce départ marque le début d'une sombre période. « Quand la loi d'un pays permet à un prétendu frère, père, grand-père de faire ce dont il a envie à une jeune fille, la vie de cette jeune fille devient un enfer », affirme Helena.

## Être une fille enfant en Iran

Helena commence alors à « travailler » chez l'ami de son père et endure des tortures physiques et psychologiques. Malgré ces conditions de vie, elle n'ose rien faire. « J'étais régulièrement violée et, à l'âge de 17 ans, je suis tombée enceinte de cet homme », raconte-t-elle. Lui et sa famille valorisent exclusivement le fait d'enfanter des garçons. Or, d'après les échographies, le premier enfant d'Helena est une fille. On la force à avorter au bout de dix-huit semaines de grossesse. Cet avortement comporte de grands risques pour la mère.

En France, il est illégal d'avorter après quatorze semaines de grossesse. Pour cette fille de 17 ans, ce n'est que le début d'une longue série de grossesses...

## « Je ne voulais plus d'une fille morte. »

En 1998, Helena a enfin un garçon. L'ami de son père continue de la violer pour avoir d'autres garçons, ce qui est prestigieux dans sa famille. Helena accouche donc d'un autre garçon en 2001. Puis elle avorte de deux filles...

En 2011, Helena a son dernier garçon. Elle tombe de nouveau enceinte quelques mois plus tard, mais elle choisit d'avorter sans que son agresseur le sache.

« J'étais régulièrement violée et, à l'âge de 17 ans, je suis tombée enceinte de cet homme. »

La jeune femme ne veut plus avoir d'autre enfant : « *Je ne voulais plus d'une fille morte.* »

Helena vit avec ses trois garçons dans l'immense demeure de l'ami de son père. Mais, pas vraiment avec lui, car elle réside dans une aile isolée du bâtiment. Il a plusieurs femmes. Elle échange peu avec cet homme mais elle continue à s'occuper de ses enfants.

Après des années de calvaire, le père d'Helena se meurt. Elle se rend à son chevet. Il lui demande alors pardon. Elle lui répond simplement qu'elle n'accepte pas son pardon. « *Le jour de la mort de mon père, je me suis sentie libérée. Je me suis maquillée, je suis allée chez le coiffeur... Je me suis sentie soulagée...* »

### Une liberté qui coûte cher

Son père mort, elle trouve le courage de ne pas revenir à la maison de l'ami qui l'hébergeait et elle est même prête à y laisser ses enfants car leur père est fier d'eux : trois garçons ! Mais, pour l'ami, cet abandon est une grande honte. Il est prêt à tout et il la menace de la pire des choses : « *Si tu ne reviens pas, je vais vendre les trois garçons !* »

Elle revient donc pour protéger ses enfants. « *Pour me punir, il me torturait, me battait. Mais moi, je résistais. Je ne faiblissais pas. Mon père étant mort, je n'avais plus peur et je commençais à désobéir. Je décidais de travailler, tout en reprenant mes études. Tout se faisait en cachette, puisque la maison où j'habitais avec mes fils était à l'écart. Je n'étais pas sa femme. J'ai poursuivi une licence de droit, je voulais être avocate. En changeant le droit, je pourrais mieux vivre* », se disait-elle.

Mais il finit par découvrir ses activités. Fou de rage, il l'oblige cette fois à se marier officiellement avec lui. « *Et, en tant que femme mariée, on n'a pas le droit légal de désobéir à son mari.* »

Alors qu'elle s'est mariée, les efforts d'Helena pour étudier et travailler deviennent illégaux. Pourtant, elle poursuit ses études, en dépit de la violence qu'elle subit. « *À la fin, les problèmes sont devenus mes sources d'ambition. Plus j'avais de problèmes, plus j'avais envie de fournir des efforts.* »

Toujours en cachette, elle obtient son diplôme d'avocate. Ses efforts énervent de plus en plus son mari, qui ne cesse de se montrer violent. Il la menace régulièrement de lui prendre son troisième enfant, le plus jeune, auquel elle est très attachée. Le Code civil iranien spécifie que la mère a la garde de l'enfant jusqu'à ses 2 ans. « *Après cela, la garde est dévolue au père.* »

« **Le jour de la mort de mon père, je me suis sentie libérée. Je me suis maquillée.** »

### Fuir, fuir, fuir ! Mais comment ?

Helena décide alors de quitter l'Iran avec son dernier fils. En secret, elle obtient un visa étudiant pour la France, valide à compter du 1<sup>er</sup> septembre 2020. Seulement, les femmes iraniennes mariées et leurs enfants doivent obtenir l'autorisation de leur mari et père pour quitter le pays. Helena décide de tendre un piège à son mari. Avec ses économies, elle achète une voiture et son mari permet qu'elle soit enregistrée à son nom. Helena lui apporte ses papiers d'autorisation de sortie du territoire en lui faisant croire qu'il s'agit des papiers de la voiture. Son mari, n'ayant pas fait beaucoup d'études, signe. Helena peut désormais partir. Mais elle ne sait pas comment faire pour l'autorisation de son fils... Elle n'a plus d'idées... « *Alors j'ai choisi de rester en Iran : pas question que je*



*l'abandonne.* » Cependant, la violence continue à s'accroître. Elle culmine le jeudi 16 septembre 2020.

« *Je n'oublierai jamais cette journée. Ce jour-là, mon mari a décidé de me tuer. Peut-être était-il fatigué de moi...* » Alors que les plus grands fils d'Helena ne sont pas à la maison et que le troisième fils dort, son mari et ses frères la réveillent pour l'emmener dans sa voiture. On l'y attend avec un bidon d'essence. « *Le but était de me brûler dans ma propre voiture.* »

Pour ce faire, son mari conduit pour l'emmener dans un endroit isolé. Heureusement, il y a des bouchons et Helena s'échappe du véhicule. Son mari et ses frères la poursuivent, lui jetant de l'essence dessus. Elle appelle à l'aide, mais personne ne réagit. « *Cependant, la police est arrivée et leur a dit : "Fermez la bouche de cette femme et mettez-la dans la voiture. Les gens sont en train de filmer et ils vont mettre ces images sur les réseaux sociaux."* »

Helena est raccompagnée chez elle par la police qui n'enquête pas sur la situation. Pour le moment, son mari n'ose pas poursuivre son plan. Leurs deux fils aînés sont là, en plus. Ils apprennent ce qui s'est passé et supplient leur mère de partir pour qu'elle reste en vie. « *Le lendemain, mes deux aînés me*

*réveillent. Ils m'avaient préparé des papiers et acheté un billet pour Téhéran. J'avais déjà l'autorisation signée de la part de mon mari. Je suis partie un vendredi pour rester en vie. C'était le souhait de mes enfants.* »

**« Je n'oublierai jamais cette journée. Ce jour-là, mon mari a décidé de me tuer. Peut-être était-il fatigué de moi... »**

### La liberté, mais à quel prix ?

Arrivée à Téhéran, Helena prend un avion pour Paris. Puis, de Paris, elle arrive à Nancy où elle s'inscrit à l'université, enfin libre d'étudier le droit. Arrivée légalement en France, Helena fait une demande d'asile en juillet 2021 et l'obtient en janvier 2022.

Mais le prix de cette liberté lui est amer : solitude, procédures longues et compliquées, chômage, dépression, hôpital, tristesse, désir fou de revoir ses enfants... Mais cela est une autre histoire, qui sera racontée une autre fois... ■

# Édona, pour 51 euros de moins...

Par Anastasia Papadopoulos, étudiante, Science Po Nancy

*Il y a cinq ans, Édona\*, accompagnée de son fils, est arrivée d'Albanie en France pour rejoindre son mari. Mais elle y découvre une situation difficile, l'attente d'une régularisation et la violence de son conjoint lors de la pandémie de Covid-19. Elle regrette amèrement son choix.*

**A** 45 ans, en 2006, Édona épouse en Albanie un Kosovar qui vit et travaille en tant qu'artisan depuis plusieurs années en France où il repart seul pour demander un regroupement familial, refusé pour insuffisance financière.

*\* Le prénom a été changé pour protéger l'identité de la personne.*

## Un commencement difficile

En 2007, le couple adopte le neveu du mari qui a deux ans et dont la mère vient de mourir. « *C'est moi qui ai proposé de l'adopter et de le faire grandir. J'avais mal au cœur pour l'enfant. Je voulais lui donner une famille* », raconte Édona. Malgré les allers et retours de son mari, elle élève seule le petit garçon. Pour ne pas dépendre économiquement de son époux, elle vend des fruits et légumes dans la rue. Édona rappelle avec beaucoup de fierté cette époque : « *J'ai travaillé toute ma vie et j'étais douée dans ce que je faisais. Je suis prête à recommencer, j'ai même hâte de le faire.* » Cependant, en grandissant, son fils réclame la présence de son père dont les visites annuelles ne lui suffisent plus. Et l'entourage d'Édona lui demande sans cesse : « *Pourquoi tu ne rejoins pas ton mari en France avec ton fils ?* »

En 2017, mère et fils rejoignent irrégulièrement le père en France. Sans beaucoup d'espoir d'obtenir un regroupement familial après les refus précédents. « *La France ne m'attirait pas. Le procès de régularisation est très difficile et strict. J'ai pris cette décision plus pour mon fils que pour moi-même* », avoue l'immigrante.

## Pour 51 euros de moins...

La procédure de regroupement familial répond à des conditions strictes. Les nombreuses demandes de son mari ont été rejetées pour raisons financières. Une famille de deux ou trois personnes doit disposer d'un revenu mensuel au moins égal au Smic, soit 1 302,64 €, sur les douze derniers mois précédant la demande. Les revenus du père s'élevaient à 1 251,33 € par mois, créant donc une insuffisance financière de 51,31 €. Bien que leur fils soit scolarisé en France depuis 2017 et que le mari détienne une carte de résident, cette cinquantaine d'euros manquants est la cause de l'irrégularité d'Édona et de son enfant. Ironiquement, elle ne peut pas contribuer pour combler cette insuffisance fi-

nancière car, sans régularisation, personne n'accepte de lui donner du travail. Le fameux cercle vicieux.

### Violence et rébellion

Quand la pandémie de Covid-19 touche l'Europe et que le confinement est décrété en 2020, le véritable caractère de son conjoint se révèle. C'est la première fois qu'ils passent tant d'heures ensemble sous le même toit. Et ils n'ont pas beaucoup d'argent.

« *Il est devenu plus pointilleux, raconte-t-elle. Je n'avais pas le droit de toucher à ses affaires. Lorsque je les déplaçais de quelques centimètres et qu'il le remarquait, il me frappait.* » Avant qu'elle ne rejoigne la France, son mari n'avait jamais manifesté de violences à son égard. À présent, il justifie cet abus de force en lui reprochant de ne pas travailler. Cette souffrance lui fait regretter d'avoir quitté l'Albanie.

L'atmosphère à la maison est tendue. Un jour, le père frappe leur fils. Édona trouve alors le courage de répondre à cette violence. Elle contacte la police. Son fils et elle trouvent refuge dans un foyer pour femmes battues. Mais, devant l'état de santé fragile de son fils qui perd beaucoup de poids en trois semaines, elle prend la décision de regagner le domicile familial. Depuis ce jour-là, l'homme ne la bat plus. C'était la première fois qu'elle osait s'opposer à lui et lui dire « non ».

Pour Édona, cette violence est physique, verbale et économique. Sa situation en tant qu'immigrée sans papiers la rend encore plus vulnérable à l'égard de son mari qui la réduit à l'état d'objet. Sans travail ni revenu, elle est sous le contrôle total de son mari. Bien qu'elle ne soit plus battue aujourd'hui, Édona se sent toujours prise au piège dans la maison et tente de surmonter les graves violences psychologiques auxquelles elle est confrontée.

### Et après ?

Son fils a maintenant 17 ans et cela fait plus de quatre ans qu'Édona attend une réponse officielle à sa demande de régularisation. Elle suit des cours de français au Secours Catholique afin de faciliter son intégration et nouer de nouvelles amitiés. Elle admet que, désormais, plus rien ne la retient dans son pays d'origine. Elle ne peut se résoudre à retourner en Albanie en ayant échoué. Édona est une femme abusée, utilisée, isolée, dominée par la honte et la culpabilité mais qui tente malgré tout de garder le sourire et qui veut toujours travailler. ■



# Dorina : « Je ne pouvais plus rester en Albanie. »

Par Dora Poszgai, étudiante à Science Po, Nancy

*Les migrants ne quittent pas leur pays de leur plein gré. Ils fuient la guerre, la crise politique, la pauvreté, ainsi que les problèmes personnels souvent liés à des violences intrafamiliales. L'histoire de Dorina\* en est un triste exemple et démontre aussi combien l'exil est complexe.*

Il y a quatre ans, Dorina, mère de deux enfants, a fui la peur et le harcèlement qu'elle subissait dans sa famille en Albanie pour se rendre en France et élever correctement ses enfants. La société patriarcale des Balkans, bien qu'en voie de modernisation, reste fortement fondée sur des traditions et des coutumes, une structure sociale et familiale hiérarchique dans laquelle les femmes restent subordonnées aux hommes.

*\* Le prénom a été changé pour protéger l'identité de la personne.*

## Un mariage plein de violence

Mariée en 2000, mère de deux enfants nés en 2002 et 2007, Dorina vit avec mari et enfants dans la maison de ses beaux-parents dont elle doit prendre soin, mais qui, comme son mari, la dominant et la maltraitent.

« Une fois, je n'avais pas fermé la fenêtre et mon beau-père m'a frappé avec ses béquilles, raconte-t-elle. Sa violence contre moi était toujours justifiée par le fait qu'il était âgé et malade. Je ne pouvais rien faire.

– Et votre mari ? Vous a-t-il aussi frappée ?

– Oui, toujours. Il me frappait pour tout. Alors j'ai arrêté de parler, parce que je ne voulais pas de conflits. Je ne voulais plus de problèmes. Je ne suis pas allée à la police, parce que c'est la norme en Albanie, c'est presque toujours comme ça. De toute façon, ma belle-mère ne me l'aurait pas permis. »

## Huit ans d'abandon et puis la fuite

En 2010, le mari de Dorina quitte le foyer sans rien laisser derrière lui. Pendant huit ans, Dorina tente du mieux qu'elle peut d'élever seule ses enfants, tout en vivant toujours chez ses beaux-parents. Bien qu'exploitée et maltraitée, elle travaille douze heures par jour, tout en prenant soin du foyer et de son beau-père malade. Mais, un jour, c'en est trop ! « J'ai décidé de quitter mon pays pour chercher de meilleures conditions de vie pour mes enfants. Et pour moi aussi. » Elle vient en France, ayant en tête l'image accueillante de ce pays. Espérant un nouveau départ, une nouvelle vie calme et sûre. « Je ne pouvais plus rester en Albanie, explique-t-elle. Je ne suis pas venue pour profiter de la France. Je ne veux pas de charité. Je suis venue pour travailler, pour éduquer mes enfants. »

Cependant, son arrivée ne répond pas à ses attentes. Au lieu d'un accueil, de possibilités de travail, d'acceptation et d'occasions, elle se heurte à des années d'attente impuissante et à une situation financière difficile. « *Quand nous sommes arrivés, nous avons dû dormir dans une caserne pendant deux mois. Puis, à nouveau, pendant six mois. Nous n'avions chacun qu'une chaise longue et une couverture. Il y avait environ trente personnes dans la pièce* », se rappelle Dorina. Après des mois dans cette caserne, la famille obtient une chambre dans un lieu d'hébergement pour les demandeurs d'asile.

À l'Ofpra (Office français de protection des réfugiés et apatrides), Dorina demande protection. Dans la pratique, la plupart des immigrants albanais ne peuvent pas obtenir l'asile en France car l'Albanie est considérée comme un pays sûr. Toutefois, une protection subsidiaire est accordée aux personnes qui ont des raisons sérieuses et avérées de croire qu'elles courent un risque réel d'être soumises à l'un des actes graves définis par la loi.

La demande de protection subsidiaire de Dorina est rejetée en 2019 au motif qu'il n'y avait pas suffisamment de preuves pour établir les menaces et le harcèlement subis. Il reste à Dorina deux possibilités : la régularisation sur la base de la vie familiale, qui exige cinq ans de résidence en France et trois ans de scolarisation d'un des enfants, ou bien la régularisation sur la base du travail, qui exige entre trois et cinq ans de résidence en France, un contrat de travail ou une promesse d'embauche, et des bulletins de salaire. Si les conditions énoncées dans la circulaire sont remplies, la régularisation n'est toutefois pas garantie. Dorina veut travailler. Dans son pays, elle était couturière et travaillait pour des marques du luxe internationales. Elle a envie de continuer son métier en France. Elle cherche activement mais ne trouve rien. Travailler au noir ? Les employeurs s'exposent à des sanctions, ce qui rend la recherche d'emploi difficile. « *C'est un cercle vicieux. On ne me donne pas de travail parce que je n'ai pas de papiers. On ne me donne pas de papiers parce que je n'ai pas de travail.* » Ce foyer de trois personnes, sans revenus, reçoit l'aide d'associations, des bourses et un soutien financier de sa famille albanaise. Dorina passe ses journées avec ses enfants, s'occupe du ménage. Bien qu'elle vienne au Secours Catholique où elle participe à des cours de français, se socialise et essaie de s'intégrer, cette vie précaire et le fait qu'elle ne puisse pas offrir à ses enfants la vie qu'elle leur promettait lui causent stress et tristesse. « *Je ne sais pas comment continuer. Je dois pourtant repousser mes propres sentiments, me concentrer sur mes enfants. Ils sont les plus importants* », explique-t-elle avec douleur, mais aussi avec force. Cette femme de 44 ans, sans papiers depuis quatre ans, ne baisse pas les bras, malgré ses difficultés. Elle se bat chaque jour avec le sourire pour tout donner à ses enfants. Quand on lui demande : « *Regrettez-vous parfois d'être venue en France ?* » Elle répond instantanément : « *Jamais ! La vie est très difficile ici, mais plus calme. Je peux faire grandir mes enfants comme je le veux, je n'ai pas tout le temps peur, donc j'apprécie la France.* » ■







L'Apostrophe est une revue annuelle éditée par le Secours Catholique – Caritas France et imprimée à 4 000 exemplaires.

Version numérique sur [lapostrophe.secours-catholique.org](http://lapostrophe.secours-catholique.org)

**Directrice de publication :** Véronique Devise (présidente du Secours Catholique – Caritas France)

**Comité éditorial :** Clarisse, Solen, Francine, Dominique, Elda, Franky, Henri, Cyril, Jacques, Emmanuel

**Création maquette :** Guillaume Seyral

**Iconographie :** Élodie Perriot

**Photo de couverture :** Xavier Schwebel / SCCF

**Correction :** Olivier Pradel

**Impression :** Centr'Imprim – Issoudun (36)

**Ont participé à ce numéro :** Maison du territoire de l'Artois (Pas-de-Calais), équipe du Secours Catholique de Saint-Pol-sur-Ternoise (Pas-de-Calais), équipe « Accès aux droits » du Secours Catholique de Mamoutzou (Mayotte), équipe de l'ADEEC (Association pour le développement de l'éducation à l'écocitoyenneté) à Amiens (Picardie), Les Fous d'art solidaires (Seine-et-Marne), Les Alfabètes (Samu social – Paris), atelier d'art plastique de La Gribouille, association Kairé (Var), plateforme Pro Ide et Sciences Po Nancy.

**Et, par ordre d'apparition :** Cyril, Jacques, Szbigniew Orchowski, Nacera Guidoum, Hermann, Rachid Zouad, Rachis Sakraoui, Mavin Ouattara, Cécile, Sabine, Dominique, Jacqueline, Bruno, Francky, Clarisse, Dominique, Ève, Claudine, Fred, Christophe R., Blaise, Elda Sapho Bleta, Suzie Holt, Oriel Wagner, Athénais Lachat, Anastasia Papadopoulos et Dora Poszgai.

**Rédaction :** Secours Catholique – Caritas France, 106 rue du Bac, 75007 Paris.

**Contact :** [dept.pouvoiragir@secours-catholique.org](mailto:dept.pouvoiragir@secours-catholique.org)

ISSN 2553-1417

L'Apostrophe, Paris, 2023

Avec le soutien de :

maison de la poésie  
scène littéraire

samu social de Paris

**L'Apostrophe**, une revue dont les auteurs sont des personnes qui, par leur expérience personnelle face à la précarité, ont développé une expertise sur les questions de pauvreté.

Au sein du Secours Catholique – Caritas France et des organisations engagées contre la pauvreté, des hommes et des femmes vivant des situations difficiles s'expriment, relisent leur parcours, le mettent en mots, partagent ce qui est important pour eux et leur ressenti, et parviennent ainsi à élaborer une pensée collective.

Chaque année, un regard « de côté » qui permet de voir et comprendre la société « autrement » et de l'interroger, voire l'apostropher.

[lapostrophe.secours-catholique.org](http://lapostrophe.secours-catholique.org)

 [caritasfrance](https://twitter.com/caritasfrance)  
 [Secours Catholique-Caritas France](https://www.facebook.com/Secours-Catholique-Caritas-France)



**ENSEMBLE,  
CONSTRUIRE  
UN MONDE JUSTE  
ET FRATERNEL**